

Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication

Ecole des sciences politiques et sociales (PSAD)

Poïétique d'une ferme en lutte

Une enquête à la *Ferme Noire*

Autrice : Géraldine Melis

Promotrice: Jacinthe Mazzocchetti

Lectrice: Emmanuele Piccoli

Année académique : 2025-26

Master en Anthropologie

Déclaration de déontologie :

Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Si j'ai eu recours à l'IA, j'ai scrupuleusement respecté les règles établies en la matière par la note du bureau Faculté ESPO en date du 1er juillet 2024, tout particulièrement dans son point 4. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiant(e)s en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses en ce compris l'usage des outils d'intelligence artificielle générative et savoir qu'un plagiat ou que toute autre forme d'irrégularité est une faute grave et est susceptible de donner lieu aux procédures et sanctions prévues aux articles 107 à 114 du RGEE (Règlement général des études et des examens).

Melis Géraldine

Remerciements

Je remercie chaleureusement Heidi, Bernard et Luc, pour leurs curiosités, leur générosité et la confiance dont ils m'ont fait preuve ainsi que toute l'équipe de la *Ferme Noire*. Aussi, Paulette, Paul, Angel et Mare qui m'ont livré leurs récits de vie et points de vue sur les petits marchés sauvages. Je remercie également ma promotrice Jacinthe Mazzocchetti pour son encadrement sensible et encourageant. Ainsi que Rosa et son amoureux¹ pour leur lecture et retours avisés. Je tiens également à remercier ma sœur, Valérie pour ses précieuses corrections syntaxiques et sémantiques. Enfin, ma fille Elie pour sa joie contagieuse et sa bienveillance, ainsi que tous mes proches et collègues qui ont participé à rendre cette aventure possible.

¹ Cette appellation est le choix de la personne concernée.

Table des matières

Remerciements _____	3
Note sur les conventions d'écriture _____	5
Introduction _____	6
Histoires en cascade _____	6
Chapitre 1. Cadre méthodologique et épistémologique _____	10
Entrer en respons(h)abilité. _____	10
Chapitre 2. Soyons ferme ! _____	26
2.1 Être ferme _____	28
2.2 La ferme comme <i>outil écosystémique</i> _____	40
2.3 Désirs et sens commun : conclusion de mi-parcours _____	56
Chapitre 3 : <i>Poïétiques</i> enchevêtrées _____	60
3.1 Réalité fragmentée _____	63
3.2 Une réalité qui résiste _____	72
3.3 Vers une <i>sympoïétique</i> _____	88
Conclusion _____	92
<i>Sympoïétique</i> d'une ferme en lutte. Une enquête à la <i>Ferme Noire</i> _____	92
Bibliographie _____	96
Mots clefs : _____	99
Résumé : _____	99

Note sur les conventions d'écriture

Les noms de lieux-dits et expressions propres au terrain sont indiqués en italique ainsi que les notions analytiques lorsqu'elles sont mobilisés comme outils d'analyse et selon des travaux théoriques spécifiques. Les citations ethnographiques et théoriques sont mises entre guillemets dans le texte ; les citations longues sont isolées du corps du texte par une mise en forme spécifique. Les modalités de nomination ont été discutées avec les personnes concernées. Certaines ont souhaité apparaître sous leur prénom réel, tandis que d'autres ont préféré l'usage d'un pseudonyme.

Introduction

Histoires en cascade

Tel un bulldozer géant, le capitalisme apparaît toujours comme écrasant la terre sous le poids de ses seuls impératifs. Mais tout ceci ne fait qu'accroître l'intérêt de se poser la question : "Qu'est-ce qui est en train de se passer d'autre", non pas à la manière d'alternatives exceptionnelles, situées dans une enclave protégée, mais plutôt partout, à la fois dedans et dehors (Tsing, 2017 :107)

L'impératif capitaliste semble s'étendre dans les dimensions les plus intimes de nos existences et du monde. Ce qui se vit tend à le confirmer, tout en laissant affleurer des lignes de fuite. Nombreux sont les désirs et les initiatives qui persistent et résistent dans les pratiques ordinaires. Cette analyse s'attache à la « multitude d'histoires » qui composent notre monde et permettent encore de rendre viables et imaginables de nombreuses formes de vie et de « multiples futurs » (Tsing, 2017 :74-22).

Alors que j'entame l'observation de terrain à la *Ferme Noire* _ une ferme maraîchère _ Heidi s'installe sur les terres de Bernard et Luc. Les deux frères travaillent dans la ferme où ils ont grandi. Ils ont vendu quarante ares à Heidi et lui loue en bail à ferme près de deux hectares de parcelles avoisinantes. Heidi entame ce projet avec le désir d'émanciper son travail des logiques strictement marchandes, afin de maintenir conjointement accessibilité alimentaire, dignité du travail et attention au vivant. Heidi tient à produire dans une dynamique réparatrice des sols et des relations dont dépendent la production. Elle n'a pas souhaité s'affilier au label biologique, trop coûteux. Elle vend sa production par le biais de petits marchés hors circuits, dans les cités à destination d'un public à faible pouvoir d'achat, rarement considéré par les circuits courts. Elle accueille à la ferme toute personne qui semble manquer d'un accès à la terre.

Mon projet est un suicide économique [rire] (Heidi, 2026).

Le projet d'Heidi embrasse la tension : travailler de cette façon ne correspond en rien à la « rationalité néolibérale »² des logiques marchandes actuelles qui s'étendent à l'ensemble des sphères de la vie sociale (Simon & Piccoli, 2018)

Comment maintenir son projet, l'accueil et le faible salaire qu'elle en extrait dans ce cadre ? Alors que pour être reconnue, toute pratique économique doit être rendue mesurable, contrôlable et comparable afin de s'imbriquer dans la bureaucratisation. Le marché n'est pas seulement un mécanisme économique. Il constitue un régime de valeur qui conditionne ce qui compte, ce qui est reconnu, ce qui est jugé viable (Simon & Piccoli, 2018). Toute pratique se voit simplifiée et s'imbrique dans une banalisation des inégalités, une dépolitisation des pratiques.

Anna Lowenhaupt Tsing (2017) impute l'*anthropocène*³ non pas à la présence de l'homme sur terre mais à celle de l'avènement du capitalisme moderne. L'impératif capitaliste agit en ce qu'il fragilise les relations nécessaires à la subsistance devenues exploitables et substituables, obscurcies.

Pour Heidi, il s'agit de refuser le fait que gagner sa vie participe à reproduire les violences *classistes et culturelles*⁴, et ce, malgré la précarité financière que ses choix engendrent. Sa pratique nous amène à s'interroger sur ce qui nous permet encore de prendre part et de répondre à ce qui semble nous échapper ou nous résister.

Auprès de Heidi, Bernard et Luc, le travail échappe à l'évidence. Vivre du travail de la terre, c'est avant tout être en relation.

2 Entendue comme extension du marché à l'ensemble des sphères de la vie sociale, où ce qui compte, ce qui est reconnu et ce qui est jugé viable tend à être défini selon des critères de calcul, de comparabilité et de rentabilité (Simon & Piccoli, 2018)

3 L'anthropocène n'est autre que des promesses contradictoires : triomphe de l'homme sur la nature ou gigantesque gâchis (Haraway in Tsing, 2017)

4 Heidi désigne ici des formes de hiérarchisation sociale et culturelle qui distribuent inégalement les possibilités d'accès, de légitimité et de participation.

Ça ne sert à rien de faire fortune, la seule chose qui est valorisante, c'est d'aider quelqu'un. Faire fortune c'est toujours sur le dos d'un autre »
(Bernard via Heidi, 13 décembre 2025)

Ce qui compte, c'est l'entraide.

Si la *Ferme Noire* est en lutte, c'est parce que pour Heidi, vendre sa production dans les conditions actuelles du marché implique souvent d'écarter celles et ceux auxquels elle souhaite précisément la destiner. Maintenir des prix accessibles pour des personnes aux revenus précaires fragilise à la fois les conditions matérielles du projet et sa lisibilité dans les cadres institutionnels et réglementaires. Pour comprendre les agencements, matériels et *politiques*⁵ qui permettent à la *Ferme Noire* d'agir dans un souci de soin au vivant, cette étude se réfère à plusieurs points d'appuis analytiques tels que :

- La *valeur*⁶ selon l'ouvrage de David Graeber : *La fausse Monnaie de nos rêves. Vers une théorie anthropologique de la valeur* (2021/2022).
- Les notions de *travail*, *œuvre* et *action*⁷ selon l'ouvrage de Annah Harendt : *La condition de l'homme moderne* (1958/2018).

5 Politique : XIII^e siècle. Emprunté, par l'intermédiaire du latin *politice*, du grec (ta) *politika*, « (les) affaires de l'État », neutre pluriel substantivé de *politikos*, « qui concerne les citoyens, l'État », lui-même dérivé de *polis*, « cité ». *I. Art, manière de diriger, en vue du bien commun, toutes les activités d'une société. (9^e édition (de A à Sérénissime). En ce qui nous concerne : concerne les affaires collectives (Académie française, 9^e éd.)

6 Valeur : appréhendée comme mise en sens de ses actions par un acteur tandis qu'il les incorpore dans une totalité sociale plus vaste (Graeber, 2022 :14)

7 Travail : Labeur ou activité soumise aux nécessités vitales et au soucis de survie individuelle et spécifique ; qui renouvelle la vie, le périssable. Œuvre : Fabrication d'un monde d'artifices faits de main d'homme. L'action : condition irréductible de toute vie proprement politique, dans un espace d'apparence qui conditionne la vie politique. L'ensemble : vie active. Les produits du travail sont destinés à la consommation, les produits de l'œuvre à l'usage, ils sont faits pour durer. (Paul Ricoeur in Arendt, 2018 :33-40)

- Les notions de *scalabilité*⁸ » et de *précarité*⁹ selon l'ouvrage de Anna Lowenhaupt Tsing : *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme* (2015/2017).
- La notion de *respons(h)abilité*¹⁰ selon l'ouvrage de Donna Haraway : *Vivre avec le trouble* (2020)

Le premier chapitre déploie les aspects méthodologiques et épistémologiques de l'enquête. Le deuxième chapitre, *Soyons ferme*, s'enracine dans les trajectoires de vies et des fermes de Heidi, Bernard et Luc. On y entend ce qu'*être ferme* suppose et engage, avant de s'approcher des gestes concrets qui se partagent à la Ferme. Le troisième chapitre étend l'analyse aux enjeux institutionnels et collectifs, avec lesquels la *Ferme Noire* se compose et lutte pour la vie.

8 Scalabilité : Terme technique désignant une logique de fonctionnement susceptible de se maintenir à toute échelle [cette logique à un coup : une logique scalable exige que ce à quoi elle s'applique soit séparé de toute possibilité à faire des histoires, soit rendu amnésique et anonyme (Logique des quiconques, Au temps des catastrophes. Les empêcheurs de tourner en rond/la Découverte, Paris, 2009) (Tsing, 2017 :16)

9 Précarité : désigne ici la condition dans laquelle on se trouve vulnérable aux autres. (Tsing, 2017 : 56)

10 Respons(h)abilité : Donner, recevoir, modeler, prendre en main un motif qu'on n'a pas demandé (Haraway, 2020 : 26)

Chapitre 1. Cadre méthodologique et épistémologique

Entrer en respons(h)abilité.

Notre souvenir d'un lieu [...] est inscrit dans le temps et affecte notre perception des autres lieux ; simultanément ; notre expérience d'un lieu nouveau sera conditionnée par notre vécu antérieur, sédentaire ou nomade, et il déterminera ce qui est considéré comme familier ou étrange (Buell (1995) *in* Vancutsem, 2023)

Cette monographie constitue la cerise sur le gâteau de ma formation universitaire et l'occasion d'investir plus de temps dans la région où ma fille et moi venons de nous installer. Je n'ai pas choisi ce terrain par facilité ou proximité géographique, mais parce que je désirais m'impliquer plus en profondeur dans cette région. Le choix de cette enquête part d'une intuition et d'une amitié partagée, entre Heidi l'initiatrice du projet et moi-même ainsi que d'une grande confiance de la part de Heidi qui a accepté ma présence en tant que chercheuse. L'intuition naît de cette sensation qu'à la *Ferme Noire* quelque chose d'un peu particulier se joue. Une manière singulière de faire place, de provoquer la rencontre sans chercher à produire une identité figée ou une pureté politique. Que ce petit quelque chose pouvait constituer un objet d'enquête passionnant. L'analyse tente de comprendre comment des relations cherchent à devenir politiquement habitables, faire commun et tenter de ne pas reproduire de violences morales, sociales, politiques et écologiques. C'est ici que la notion de *poiésis* prend progressivement sens dans cette enquête. Clara Breteau (2018) définit la *poiésis* comme une manière de « trouver [et créer] sa place dans la toile du vivant ». La ferme est en circulation constante entre ses espaces de productions, de ventes et de rencontres. Cette circulation est au cœur de ce qui constitue la lutte. Heidi tente d'agir en refusant les évidences hégémoniques et les oppositions qui simplifient le monde. Produire sans séparer l'agriculture de l'écologie, la production du social, le social du politique, le politique de la rencontre. Refuser les découpages et laisser une place aux rencontres improbables. Heidi cherche des alliés et ne s'en cache pas.

J'ai longtemps circulé entre collectifs militants, habitats alternatifs et emplois associatifs. Malgré la particularité de chacun de ces projets, j'y retrouvais souvent une même inquiétude : l'impression que les choses se découpaient sans cesse. Ici, la question écologique, ailleurs, la question sociale. Ici, le monde agricole conventionnel, là, le maraîchage biologique. Ici, les personnes jugées conscientes, ailleurs, celles qui ne le seraient pas encore. Beaucoup de ces espaces me semblaient, malgré leurs intentions, reproduire d'autres formes de violences morales, sociales ou politiques. Le projet de la *Ferme Noire* entre en résonance avec ces questionnements, tout comme la ferme constitue pour Heidi une manière de répondre à ses propres expériences de vie et impasses politiques.

Cette enquête a commencé à l'été 2024 et s'est prolongée jusqu'à la mise en écriture à l'hiver 2025-2026. Durant les deux premiers mois, j'ai pu être présente quotidiennement sur le terrain, dans une immersion relevant de l'observation participante. L'été s'est avéré intense, je rentrais chez moi survoltée par ces journées, chargée de questions, de joies et crevée.

La suite de l'enquête s'est prolongée par une présence fragmentée. J'ai combiné la participation active, les notes de terrain, l'enregistrement audio et vidéo, la photographie, les messages vocaux. Ces choix répondaient aux rythmes du terrain. Les actions et les conversations s'enchaînaient trop vite pour être notées avec précision. Filmer ou enregistrer me permettait de mobiliser mon énergie pour la rencontre. Revisionner les images me permettait ensuite d'enrichir ma perception de la polyphonie du terrain, de percevoir d'autres voix, de prendre conscience de silences, d'hésitations, et d'ajuster mon attention et ma présence. Douter de mes premières perceptions, percevoir les biais, les affects et les troubles comme des matériaux à penser plutôt que comme des obstacles à effacer.

Je ne peux prétendre à une réelle sortie de terrain, puisque je reste active et solidaire du projet. Les frontières entre enquête de terrain, écriture et vie intime

sont troubles. La proximité géographique, affective et politique prolonge le terrain jusque dans l'intime et rend plus aiguës les questions de posture, d'écriture et de responsabilité, transforme profondément les conditions de l'enquête. Ma présence participe déjà aux relations observées, tout comme ces relations déplacent ma manière de voir, de comprendre et d'écrire cette monographie. Les personnes que j'accompagne connaissent mes engagements, mes inquiétudes et mes propres contradictions. L'observation est mouvante. Proximités, implications, distances, critiques et attachements doivent sans cesse être réajustés. Écrire sur des personnes que j'aime, sur des relations qui continuent d'exister en dehors du mémoire, s'est révélé extrêmement sensible, parfois même pénible. Analyser les paroles, les gestes, les contradictions ou les tensions de personnes proches engage bien davantage qu'un simple exercice intellectuel. Oser poser des mots sur leurs récits et leurs pratiques questionne constamment la légitimité de ma position, autant comme chercheuse que comme amie. Il ne s'agissait pas seulement de savoir quoi écrire, mais également de mesurer ce que l'écriture produit. Certains passages ont suscité chez moi de fortes hésitations : D'une part, la peur de trahir, de simplifier ou d'imposer une lecture sur des existences qui débordent largement ce que le texte peut en saisir. D'autre part, la peur que l'analyse perde sa rigueur ou contourne ce qui méritait précisément d'être interrogé à force de chercher à protéger les relations. Cette tension traverse l'ensemble de l'analyse, elle rend l'écriture particulièrement périlleuse. Être proche facilite certains accès au terrain, mais rend chaque choix d'écriture plus lourd de conséquences. Prendre de la distance s'est avéré nécessaire pour moi afin de me mettre en écriture. Je suis partie à l'étranger pendant un mois. A mon retour, alors que je retrouvais la *Ferme Noire*, j'ai tout de suite senti les effets de ces premières lignes, ce qui a participé à ancrer le texte et l'analyse.

Dès lors, j'écris depuis une position de *halfie*, au sens où Lila Abu-Lughod (2020) le désigne : une position d'entre-deux qui déstabilise les oppositions entre chercheuse et intervenants ou *insider* et *outsider* (*Ibid.*). La notion ne renvoie pas

simplement à une position intermédiaire, située « à moitié dedans, à moitié dehors », mais à une situation où ces catégories deviennent elles-mêmes insuffisantes pour penser la relation d'enquête. L'enquête ne repose pas sur une séparation nette entre une chercheuse neutre et un terrain extérieur. Je ne découvre pas un monde entièrement étranger au mien. Je suis liée aux personnes qui composent ce terrain par des relations d'amitié, de voisinage et par un engagement constant qui déborde de l'observation de terrain.

Ce questionnement ne protège en rien du geste de prélèvement. Observer, sélectionner, c'est toujours découper dans des processus relationnels pour en faire matière d'analyse. Comme le montre Linda Martín Alcoff (2022)¹¹, les épistémologies extractivistes héritées des contextes coloniaux reposent sur des opérations qui détachent les savoirs de leurs conditions d'existence pour les rendre appropriables et circulables. La vigilance ne porte donc pas uniquement sur la distance ou la proximité, mais également sur les opérations par lesquelles cette étude transforme ce qui est vécu en ce qui peut être écrit. La confiance accordée devient alors une responsabilité méthodologique, politique et affective.

Écrire implique de chercher un équilibre toujours instable entre respect des relations, exigence analytique et fidélité à la complexité des situations vécues. C'est précisément ce que Donna Haraway (2020) nous invite à comprendre dans son ouvrage *Vivre avec le trouble*. La lecture de cet ouvrage m'a apporté un élément devenu central à l'analyse de terrain et mais aussi central pour penser l'analyse elle-même : la *respon(s)abilité*¹². L'écrire de cette façon met en exergue

11 Extractivist epistemologies. *Tapuya: Latin American Science, Technology and Society* (Alcoff, 2022).

12 Ethique féministe de la « respon(s)abilité » [...] pour laquelle les questions ayant trait à la différence entre les espèces vont toujours de pair avec une attention portée aux affects aux liens et aux ruptures. Dans cette écologie affective, la créativité et la curiosité caractérisent les formes de vies expérimentales de tous les genres de praticiens, et pas seulement ceux qui sont humains : passage recomposé à partir de Carla Hustak et Natasha Myers, « Involutionary Momentum », loc.cit. p. 79, p.97 et p. 106. (Haraway, 2020)

l'étymologie du mot¹³ : l'habileté à répondre. La *respon(s)abilité* engage alors une attention portée aux affects, aux ruptures, aux vulnérabilités et aux manières dont les êtres apprennent à composer ensemble sans jamais totalement se réduire les uns aux autres. Il ne s'agit pas d'appliquer un principe moral ou individuel, mais bien de prendre conscience que nous ne préexistons pas entièrement aux relations. Nous nous transformons par elles et dépendons de ces multiples formes d'attachements et de coopération qui nous permettent d'agir. Haraway propose ainsi de penser non plus simplement le *devenir*, mais le *devenir-avec*.

Hannah Arendt et Virginia Woolf comprirent combien il était important d'exercer l'esprit et l'imagination à aller en visite, à s'aventurer hors des sentiers battus ». Sans l'avoir prévu, on tombe ainsi sur quelque chose (qui ne fait pas partie de notre famille biologique), on engage la conversation, on pose des questions intéressantes, on répond à d'autres. On propose ensemble quelque chose d'inattendu et on accepte des contraintes que l'on n'avait pas demandées, mais qui découlent de la rencontre (Haraway, 2020 : 280-281)

Ce qui m'a attirée à la *Ferme Noire* tient précisément de désir de *faire avec* : produire en solidarité et maintenir une politique multispécifique au cœur du projet. Pour Heidi, une ferme permet d'agir et de se battre pour la vie, elle se doit de nourrir et permet de se connecter aux éléments, aux vivants, aux paysans :

Tu te rappelles leurs gestes. Pourquoi les fleurs là. Mon champ, c'est plein de nuances. C'est un paysage que je façonne avec toutes ses nuances. Dans le champ, tu te retrouves avec les éléments. Hier, sur le chemin, il y avait plein de lucioles, des lapins, plein de vie qui te ramène au vivant. C'est pour ça que j'ai envie de relier et de partager avec la ville (Heidi, 1 juillet 2024)

C'est ce qu'elle appelle la *reliance*. C'est une histoire de rencontres, de solidarités, de curiosités. Alors que la *Ferme Noire* est pensée comme un projet fondamentalement collectif, Heidi le démarre seule. Elle n'a pas réussi à

13 Les définitions de certains termes sera ponctuellement précisée en note de bas de page lorsque celle-ci permet d'éclairer l'évolution du mot ou certaines dimensions implicites de son usage dans le cadre de l'analyse.

s'engager avec d'autres sur base d'intentions ou d'affinités supposées et me l'explique :

Déjà, est-ce que c'est normal de devoir choisir les gens, oui, t'as envie que ça fonctionne, donc tu te dis, ce serait chouette d'avoir des joyeux copains qui te correspondent, mais en fait, ça ne colle pas. Si tu ne vis pas avec les gens et que tu ne crées pas une amitié en la vivant [...] Chaque chose en son temps, c'est plus naturel (Heidi, 15 juillet 2024)

La *Ferme Noire* s'est installée dans le Condroz sur les terres agricoles de Bernard et Luc en 2022. Si le projet a pu voir le jour à cet endroit, c'est par la rencontre fortuite de Heidi, Luc et Bernard. Tous les trois sont très curieux et c'est précisément là le point d'ancrage de la *Ferme Noire*. Alors que Heidi venait de s'installer temporairement non loin de là, un appel à solidarité se diffusait dans le voisinage, afin d'aider Bernard et Luc à faire face aux contrôles sanitaires¹⁴ qui s'annonçaient. Heidi s'est glissée dans la solidarité en marche :

C'est comme ça que je les ai rencontrés en nettoyant chez eux [rire]. Ils savaient que je cherchais du terrain, ils m'ont sauté dessus de curiosité, comme ils sautent sur tout le monde de curiosité. On s'est tout de suite entendus. C'était trop cool, après, de fil en aiguille ils m'ont dit : Ah mais si tu veux tu peux prendre cette petite parcelle là, on en fait rien du tout (Heidi, 15 juillet 2024)

Bernard et Luc ont grandi dans la ferme bâtie par leurs parents. Je ne connais pas précisément leur âge, mais je sais qu'ils ont dépassé l'âge de la pension de quelques années. Ils ont passé leur enfance à aider leurs parents avant de partir chacun faire leurs études à la ville et de finalement reprendre la ferme dans les années 1980. A cette époque, la ferme comptait une dizaine de vaches sur dix-huit hectares. Aujourd'hui, la ferme s'étend sur soixante hectares. Tous deux sont minces, élancés et marqués par le travail de la ferme, ils ne se sont pas mariés. A leurs côtés, il ne semble exister aucune hiérarchie entre les bêtes, les cultures ou les hommes, le soin est à porter aux nécessités premières. Leurs souvenirs et

14 Ces contrôles renvoient à un ensemble de procédures vétérinaires, sanitaires et administratives qui encadrent les exploitations agricoles : traçabilité des animaux, normes d'hygiène et mises aux normes des infrastructures.

anecdotes révèlent nombreuses transformations économiques et historiques des espaces et des corps.

Bernard a de grands yeux bleus, de grandes mains robustes déformées par des années de traite manuelle et une tignasse grise perpétuellement en bataille. Vétérinaire de formation, il relie les fermes entre elles par le biais de son métier. Très sociable, il aime la rencontre et les bons mots, partager ses lectures, les histoires de la ferme et du village de son enfance¹⁵ :

Il y avait Clémentine qui passait vers 5h du matin. Le fils, là, pour faire tourner les vaches. Maintenant, s'il y a une bête qui passe à côté, Ouille aïe aïe, quelle affaire et ma pelouse ! Maintenant, tout le monde est un peu chacun de son côté, à se regarder du coin de l'œil, c'est un peu dommage. C'est pour ça que nous autres, on a peut-être quelques difficultés à s'adapter parce qu'on a connu d'autres mentalités (Bernard, 10 juillet 2024)

Bernard a quelque chose du conteur, ses précieuses histoires témoignent de différentes manières d'habiter le monde, elles font liens. Comme nous dit le psychiatre Jean-Luc Metraux (2007) « la reconnaissance nourrit le lien » et témoigne et de la valeur accordée aux relations. Raconter devient alors une manière de faire circuler la reconnaissance et de maintenir les liens vivants.

Luc est ingénieur de formation, il est plus méthodique, réservé. Il rebondit aux causeries, pointe le détail à coups d'anecdotes ou de questions. Ses apports sont précieux, il transmet généreusement, porte une attention aux détails, il transmet avec soin.

Heidi, Luc et Bernard ne partagent pas la même vision de ce que doit être une ferme.

La ferme de Heidi est portée par des questions de justice sociale, d'accessibilité alimentaire et de transformation des rapports au vivant. Celle de Bernard et Luc

¹⁵ Il aimerait écrire un livre sur son enfance.

est portée par le fait de s'adapter aux évolutions et transformations du monde agricole, pris dans des logiques de rendement, de mécanisation et de sélection de races bovines. Ils tiennent une ferme de 69,87 hectares destinée à la production de viande d'élevage. Heidi, quant à elle, cherche progressivement à y introduire d'autres manières de faire, plus attentives à l'autonomie¹⁶ de la ferme, à la diversité des cultures et des animaux, ainsi qu'à une réduction de la dépendance aux produits extérieurs et logiques industrielles. Réintroduire des races permettant des vêlages qui ne nécessitent pas systématiquement l'intervention humaine, restaurer les prairies et l'autonomie alimentaire des animaux, rééquilibrer le troupeau en limitant le nombre de vaches. Tous les trois se sont rapprochés au fil du temps et des partages de machines et pratiques paysannes. De fils en bons mots, leur relation s'est teintée de rires et d'amitié. Aujourd'hui Heidi vient les aider quotidiennement au soin des vaches, ils partagent tensions et fatigues et prennent soin les uns des autres. Heidi se dédouble, travaille à son maraîchage tout en soulageant une partie du travail de Luc et de Bernard. Ils amorcent ensemble l'organisation de l'avenir de la ferme pour que Luc et Bernard puissent lever le pied petit à petit sans avoir à s'extraire de leur lieu et mode de vie.

Pour Heidi, la transmission de ferme a commencé quand Bernard et Luc lui ont offert une vache « pour la confiance » (Heidi, 27 août 2024). Elle s'appelle Zora, c'est une Blanc Bleu Mixte¹⁷. Heidi la voit comme « la vache du futur » qui va lui permettre de faire évoluer le troupeau de la race Blanc Bleu vers l'autonomie des mises bas naturelles (Heidi, *Ibid.*). Heidi me l'a présentée alors que l'on courait

¹⁶ AUTONOMIE n. f. XVI^e siècle. Emprunté du grec *autonomia*, dérivé de *autonomos* (voir Autonome : capable d'agir sans dépendre d'autrui). 1. Possibilité de s'administrer librement dans un cadre déterminé. 2. Indépendance ; possibilité d'agir sans intervention extérieure (Académie française, 9^e éd.).

¹⁷ Vache de type Blanc-Bleu Belge (BBB) correspond progressivement à une spécialisation viandeuse issue de la modernisation agricole productiviste, orientation qui s'intensifie après-guerre. À l'inverse, la Blanc-Bleu Belge de type mixte (BBm) conserve une double finalité, viande et lait, ainsi que d'autres critères d'élevage : rusticité, facilité de vêlage, régularité des gestations, autonomie relative, polyvalence, longévité et adaptation aux conditions locales (Gembloux Agro-Bio Tech, Université de Liège, s.d.).

dans un champ de maïs espérant ramener en prairie une vache pie-bleue¹⁸ qui avait décidé de glaner le maïs du champ voisin. Alors que la pie-bleue cherchait à rejoindre le troupeau, toutes nos tentatives se soldaient en sursauts et retours en arrière. Luc a fini par nous rejoindre et nous a expliqué et démontré qu'il suffisait de modifier le sens d'ouverture de la barrière, de l'intérieur vers l'extérieur. Aux yeux de la pie-bleue, la prairie restait fermée alors que nous la menions avec zèle dans cette impasse. Cette scène permet de comprendre concrètement ce que répondre peut vouloir dire. Vouloir aider ne suffit pas, il faut encore apprendre comment la situation se présente pour l'autre et ajuster son geste. Dès que la Pie-Bleue a retrouvé Zora et ses comparses, nous avons rejoint Bernard à la ferme. Nous l'avons retrouvé dans une petite pièce de l'arrière-maison. Celle-ci était animée par les vols et pépiements d'hirondelles. Luc nous fait part de son contentement, pour lui cette présence est bonne pour la maison :

Luc : T'as vu le temps qu'il a fallu pour faire ça. C'est tous des petits...petits boulis en terre et du foin et de la paille.

Luc : Il faut laisser les portes ouvertes pour qu'elles puissent rentrer et sortir à chaque fois. Elles aiment bien, hein, à chaque fois elles reviennent.

Bernard : C'est bonheur, ça porte chance.

Heidi : Il n'y a que du bonheur ici, des crottes de poules, des hirondelles [rires]. (27 Aout 2024)

Le temps nous échappe, on file.

La Ferme Noire est à une vingtaine de minutes à pied de la maison de Bernard et Luc, on traverse de grandes monocultures en apercevant quelques habitations disparates et gros domaines. En bordure de route, se trouve un petit panneau de bois qui annonce la ferme : « *Ferme Noire*, bientôt pour tous. Polyculture sur sol

¹⁸ La pie Bleue est une vache de race Blanc Bleu Belge, de grand format, précoce, robuste et massive, relativement calme, avec un développement particulier au niveau de la musculature et de ses lignes harmonieuses. Le bleu (pie-bleu), est un phénotype de robe correspondant à la ségrégation d'une paire de gènes hérités de la Shortorn. Le bleu (équivalent du rouan chez la Shortorn) est le phénotype intermédiaire, (hétérozygote). (Blanc Bleu Belge, s.d. 2026)

vivant». Derrière le panneau, quelques serres, une grande mare, des bosquets de fleurs, des planches de cultures maraîchères. A droite de l'entrée, une petite roulotte et un plateau de remorque, remplacés aujourd'hui par un grand hangar en bois. De l'autre côté de la petite route, un banc original en palette invite au rassemblement et à la contemplation, à l'abris de l'arbre qui le surplombe. Devant nous s'étendent parcelle maraîchère, champs et prairies jusqu'à la forêt derrière laquelle le soleil déploie ses gammes éclipses.

En continuant la balade, on atteint la maison provisoire de Heidi. A l'entrée, on aperçoit le bas du terrain de la *FourNilière*, où vit un collectif de quatre personnes qui confectionnent et vendent des pains au levain cuits au feu de bois, à base de farines produites localement.

A quelques kilomètres de là, sur les hauteurs de la petite ville d'Andenne, se dresse la citée de *Peu d'Eau*. Le quartier d'habitations sociales loge 280 ménages, soit 531 habitants¹⁹. On y trouve trois tours surplombant les rangées de petites maisons, le bâtiment administratif du quartier dit *la régie de quartier*, un petit jardin dit Le jardin d'en-O⁹. A l'arrière du jardin et des tours, s'étendent champs et bosquets à perte de vue. L'aspect campagnard du quartier reflète la complexité de sa localisation, le centre-ville d'Andenne est à quelques kilomètres à pied en contre-bas. Le mercredi en fin de matinée, Heidi dresse son étal devant la tour 33, à côté du terrain de basket.

A vol d'oiseau, par-dessus les falaises condruziennes et la Meuse, une petite quinzaine de minutes suffirait pour apercevoir les quatre tours d'habitation de la cité Germinal de Namur. Elles abritent environs deux cents logements¹⁰. L'espace est imprégné de son passé industriel. D'un côté un nouveau quartier de logement passif, de l'autre, des espaces en construction annoncent un changement de dynamique. Au pied des tours, la route cercle une petite pelouse et un module de jeux pour enfants cadrés par de grandes barrières

¹⁹ andenne.be/en-images-inauguration-de-la-maison-de-quartier-de-peu-deau

vertes métalliques. En face, l'ancienne usine CEMA²⁰ en impose autrement, moins élevée mais pas moins massive, l'étonnante façade porte les traces de son passé. Les grandes inscriptions peintes à même la brique s'estompent. Un calicot coloré annonce l'espace occupé : la *Casserole*. Le collectif a pu négocier en 2020 une convention d'occupation temporaire pour un loyer symbolique d'un euro auprès de Thomas&Piron, propriétaire de l'ancienne usine *CEMA*. Le collectif met un espace convivial à disposition de toutes et tous dans une dynamique d'autogestion :

Cela signifie que tout le monde est invité à prendre part aux décisions concernant la vie du collectif et à les mettre en place concrètement. Nous voulons participer à l'élaboration d'un monde vivable, joyeux et solidaire. Nous agissons pour plus de justice écologique et sociale, nous luttons contre les dominations systémiques et les modèles économiques et politiques destructeurs. La Casserole est un endroit d'apprentissage, de lutte et de création. On y réfléchit, on se forme, on expérimente, on s'organise, on s'indigne, on célèbre, on s'entraide, on chante, on danse [...] (mycelium.cc)

C'est ici qu'Heidi monte son premier étal de légumes. Un petit tableau sur pieds annonce la présence du marché avec des légumes, une aubergine ou une tomate, dessinés à la craie. Quand le temps le permet, l'étal prend place devant l'entrée du bâtiment, sur un banc en palette ou une table de récup. Dès son premier marché, Heidi a rencontré Mare, elles se sont *tout de suite entendues*²¹. Mare s'offre la possibilité de ne pas travailler à temps plein et de consacrer du temps « au monde qu'elle veut voir advenir » (Mare, 22 septembre 2025). Elle s'applique à y être présente autant qu'elle peut lors des permanences et me l'explique :

C'est ce qui est important pour moi dans le collectif, le moment où on voit les gens du quartier, les jeunes viennent jouer, il y a un truc... c'est un peu pour moi, une manière d'accueillir de nouvelles personnes dans le collectif [...] C'était un peu fou pour moi de participer à un truc comme

²⁰ Ancienne émaillerie

²¹ Mare a accepté de se prêter au jeu de l'interview libre et de m'expliquer sa présence dans le projet. (Mare, *Ibid.*)

ça, dans Namur [...] J'étais un peu une relation amour-haine avec cette ville » (Mare, *Ibid.*)

Aujourd'hui, Mare gère en grande partie les petits marchés du mercredi à *Peu d'Eau* et à la Casserole. Quand elle le peut, elle assure les récoltes. Elle participe activement aux réflexions autour du projet et cherche comment prendre part sans « aider de l'extérieur » (Mare, *Ibid.*). Entre le collectif de la *Casserole* et la *Ferme Noire*, il y a de nombreuses connections, que ce soit lors du camping annuel²², de chantiers organisés par les Brigades d'actions paysannes ou lors de la *Fermanence*²³.

Les petits marchés accueillent beaucoup de monde, mais leur fréquentation varie selon les saisons, les activités, les départs en vacances et les retours au pays. À Namur, Nawal est une habitante très active, elle fait circuler des photos de l'étal pour rameuter ses voisines de la cité Germinale. Elle les appelle, insiste, prépare leurs courses. À *Peu d'Eau*, Marie-Hélène et Olivier apportent chaque semaine un thermos de café, des tasses, du lait, du sucre et des biscuits. Que l'on soit peu ou nombreux, les histoires vont bon train autour de l'étal : soucis de bâtiment, de voisinage, de santé, deuils, goût sucré des tomates.

Aller en visite n'a rien d'héroïque. Faire des histoires ce n'est pas faire la révolution. Et penser avec, penser ensemble, ce n'est pas La pensée. [...] La force même des faiseuses d'histoires est de ne pas représenter le vrai, mais de témoigner pour la possibilité d'autres manières de faire qui seraient peut-être « meilleures », car ce qui met en colère, ce n'est pas une grande cause [...] mais l'impuissance ressentie à l'égard des « il faut bien » qui s'installent que nous le voulions ou non (Despret et Stengers in Haraway, 2020 : 281)

C'est l'aube, dans l'étable de Bernard et Luc, l'ambiance est déjà au travail. J'aperçois Luc au loin, concentré sur sa tâche. J'entre dans l'étable encore sombre. J'entends la présence de Bernard par les coulées de lait qui jaillissent dans le seau, mais je le trouve difficilement, assis bas sur son petit tabouret entre

²² J'y reviendrai.

²³ Journées d'action collective à la *Ferme Noire*.

les pattes d'une vache. La traite manuelle m'impressionne : le rythme, la force, la position. Je décide de ne pas le déranger et commence à balayer l'allée centrale avant d'y disposer le foin pour les génisses et les veaux. Je ne suis pas très à l'aise au milieu des vaches. Bernard le sent et me lance : « Tu as peur ! » Je réponds que oui, en désignant le taureau. Il s'installe sous une autre vache et me parle tout en continuant la traite. Par un mouvement soudain, la vache le force à se repositionner. Il s'arrête, l'observe avec un sourire, puis explique qu'on peut toujours repasser après, qu'il reste toujours un peu de lait, que c'est la repasse, que cela fait du bon fromage. Ma peur des vaches m'a souvent maintenue en retrait, je me cachais alors derrière ma caméra. D'autres fois, je craignais de gêner plutôt que d'aider. Quand je lui dis que je reste en retrait parce que les vaches m'impressionnent, il me répond : « Oui, elles sentent la peur. » Il ajoute :

Les plus vieux sont trop confiants. C'est toujours dangereux. Ce que disent les assurances, c'est que c'est toujours aussi dangereux pour un jeune que pour un vieux. Le jeune a plus peur et le taureau le sent, et pour un vieux en confiance, il prend plus de risques (Bernard, 22 septembre 2024)

Quand nous ramassions les ballots à la fourche pour les jeter en haut de la charrée, je peinais à atteindre la hauteur nécessaire. Luc ou Bernard se coupaient alors en mille pour les rattraper avant qu'ils ne retombent, ils craignaient que je me blesse. J'ai fini par réaliser que je mettais davantage leurs dos à l'épreuve que de leur fournir une aide réelle. Dans ces moments, je me retirais, je filmais ou j'écrivais. Ces inconforts m'ont posés question : qu'est-ce que ma présence engage, que soutient-elle, que prend-elle, que déplace-t-elle ? Nous sommes nombreux à venir à la ferme selon nos disponibilités, tandis que Heidi, Bernard et Luc sont liés au projet par une présence quotidienne, une responsabilité matérielle et une fatigue continue. Ces questions ont rendu visibles des écarts entre participation et implication, circulation et ancrage. Elles se sont progressivement imposées comme un axe structurant de mon analyse.

L'annonce de ma présence en tant que chercheuse a parfois constitué un enjeu. Dans certains espaces, j'ai eu à lutter contre la peur d'être malvenue ou de

provoquer un inconfort. Je ne prenais des notes ou n'enregistrais que lorsque ma présence en tant qu'enquêtrice était clairement acceptée.

Dans un contexte d'anthropologie du proche où les relations, les lieux et les trajectoires demeurent fortement situés, une anonymisation complète apparaissait difficile à maintenir et parfois peu cohérente avec les réalités observées. Le choix a dès lors consisté à privilégier une démarche attentive aux souhaits exprimés par les personnes impliquées, tout en demeurant attentive aux enjeux éthiques liés à leur exposition. Dans la grande majorité des cas, les personnes à qui j'ai présenté l'enquête l'ont accueillie favorablement, voire soutenue. Mais la proximité du terrain, inscrit dans des relations d'amitié et de voisinage, m'a conduite à opérer des choix quant aux données mobilisées. Ces choix participent des conditions éthiques et relationnelles de l'enquête. J'avais d'abord envisagé mener des entretiens formels avec les personnes fréquentant les marchés, avec Bernard et Luc, et plus largement avec les différents acteurs impliqués dans le terrain. Dans les faits, seuls trois entretiens libres ont été réalisés. Les contraintes d'agenda, les rythmes de travail, la fatigue, mais aussi ma propre difficulté à solliciter des entretiens plus formels dans des relations déjà quotidiennes, ont rendu cette méthode moins pertinente que prévu. J'ai progressivement compris que les échanges les plus riches avaient souvent lieu dans le fil de l'action. Renoncer aux entretiens comme méthode centrale s'est avéré être un ajustement méthodologique.

Rosa, la fille de Heidi occupe également une place importante dans cette enquête, elle est très impliquée à la *Ferme Noire*. Elle a récemment suivi une formation en gestion et économie agricole, son travail de fin de formation (TFF) est consacré au processus de transmission consacré à la ferme de Bernard et Luc, dont elle est très proche. Ce TFF m'a permis de mieux saisir certains aspects techniques, économiques et réglementaires du projet. Il a également été très précieux à Bernard, Luc dans le cadre de la passation de ferme, leur donnant un état précis des capacités économiques et matériels actuels de la ferme.

Rosa a également accepté de me relire. Ses retours ont été très précieux et ont participé à ajuster et complexifier certains passages, en particulier lorsque l'écriture touchait à des situations conflictuelles.

Quelle science étrange que celle dont les affirmations les plus connues ont les fondements les moins sûrs, dans laquelle plus vous maîtrisez une connaissance de quelque façon, plus s'intensifie la suspicion – la vôtre et celle des autres – quant à sa validité ! C'est à cela, comme de harceler de questions obtuses des gens subtils, que s'apparente le fait d'être un ethnographe (Geertz, 1998)

Enfin, La lecture de l'ouvrage collectif *Du terrain (près de) chez soi* (2025) m'a permis d'habiter plus sereinement la proximité que je partage avec mon terrain d'enquête, et de la mobiliser épistémologiquement. Enquêter depuis une position affectée et engagée participe de la manière dont certaines situations deviennent observables, partageables ou, au contraire, difficiles à saisir, et transforme les conditions de compréhension et d'enquête. L'analyse mobilise des trajectoires singulières dont certaines dimensions échappent effectivement à la mise en forme. L'écriture ethnographique devient alors une forme partielle et située, un espace où poétique et politique restent indissociables. À mesure que le texte prend forme, l'objet se complexifie, se déplace et expose les limites de sa propre configuration. La réflexivité rend compte du processus d'enquête tel qu'il se construit dans l'écriture. Elle se loge dans mes doutes, dans ce que l'amitié que je partage avec Heidi rend parfois trop vite lisible. Dans ce que Luc me renvoie par sa réserve, dans ce que les histoires de Bernard étendent l'analyse, etc. L'observation et l'écriture sont lieux de rencontres et de transformations. Les lectures offrent à penser, sans fournir ni exactitude ni réponse, elles déplacent certaines évidences. De cette façon, cette monographie s'inscrit dans une anthropologie du proche, attentive à ce qui affecte à la fois le terrain, la chercheuse et le texte dans un contexte où la confiance a été accordée par les personnes et les mondes décrits. Entrer sur le terrain en chercheuse m'a appris beaucoup sur l'intérêt de faire avec ce qui résiste et de m'en imprégner. Le texte qui suit ne stabilise pas l'objet d'enquête, il le prolonge.

Le trouble constitue l'enquête.

Chapitre 2. Soyons ferme !

Il semble que l'imagination utopique soit piégée, comme le capitalisme, l'industrialisme et la population humaine, dans un futur unique où il n'est question que de croissance. Tout ce que je tente de faire, c'est d'essayer de faire dérailler la machine (Ursula K. Le Guin in Tsing. 2017 : 51)²⁴

Paul Ricœur prête à la *poétique*²⁵ la capacité d'articuler ensemble compréhension, explication, subjectivité et objectivité (*Op.cit.* Johanet, 2017). Apprendre d'un lieu suppose de se familiariser avec ce qui préexiste et de s'immerger dans son étrangeté. La poétique de terrain est cette multitude de lieux vécus et d'horizons pensés. La *poiétique*²⁶ se compose en relations au sein de jeux de circonstances imprévisibles, dans un monde qui nous préexiste. « L'histoire d'une vie est une sorte de compromis issu de la rencontre » (Arendt, 2018 : 41).

Le titre de ce chapitre reprend une formule inscrite sur un tract que nous avons distribué lors d'une *action* collective organisée en soutien au rassemblement agricole du 18 décembre 2025 à Bruxelles²⁷. Le *Soyons ferme !* est tracé au gros feutre, à la main. Ces mots contrastent avec le reste du texte, rédigé à l'ordinateur. La première face représente une carte de vœux : *Meilleurs vœux 2026. Rejoignons-nous*, ornée d'un dessin d'oignon et d'une vache. La seconde

²⁴ A non-Euclidean view of California as a cold place to be", in *dancing at the edge of the world*, Grove press, New York, 1989, p.85. (Ursula K. Le Guin in Tsing. 2017 : 51)

²⁵ Racine grecque de *poïesis* : étroitement liée à l'idée de transformation de la matière physique (Breteau, 2018, p. 8!) Origine étymologique du terme : I. POÉTIQUE adj. XIV^e siècle (Académie française, 9^e éd.)

²⁶ Entendue « au sens large comme création littéraire et artistique mais aussi scientifique et philosophique » (Collot, op.cit., 2014, pp. 105-6. in Breteau, 2018 : 45). Origine étymologique du terme poétique ; XVIII^e siècle, poétique. Emprunté, par l'intermédiaire du latin *poeticus*, de même sens, du grec *poiêtikos*, « qui a la vertu de faire, de produire », puis « inventif, ingénieux ; propre à la poésie », lui-même dérivé de *poieîn*, « faire, créer ». (Académie française, 9^e éd.)

²⁷ Devant le Parlement européen à Bruxellois. Afin de dénoncer principalement : la signature du pacte de libre-échange avec les pays du MERCOSUR et la baisse du budget de la PAC

face est un texte, volontairement doux, qui porte un message clair. Le tract se veut un appel à se faire entendre, ensemble, se voir et revendiquer des droits à une vie digne. Le *soyons* engage un nous en train de se faire, le *ferme* appelle à tenir quelque chose ensemble.

La veille du blocage, nous nous sommes réunies chez Heidi pour écrire le tract avec Églantine _ la fille d'un agriculteur voisin _ , Valérie _ une voisine qui circule dans des réseaux de transition et de production biologique locaux _ et Rosa _ la fille de Heidi _ qui nous écoute tout en rédigeant son travail de fin de formation. Nos positions ne s'alignent pas. Certaines désiraient s'adresser aux institutions locales, mobiliser le citoyennisme, d'autres refusent des formulations perçues comme moralistes ou déconnectées de leurs conditions. Finalement, de ces échanges naît progressivement un texte commun que Rosa affinera encore en fin de soirée.

Nous avons distribué ce tract à l'aide d'un barrage filtrant sauvage²⁸. Au centre de la route nous avons placé deux tracteurs dont un orné d'une banderole : « ne vas pas faire la guerre, vient travailler la terre ». Sur le côté de la route, une petite table portant deux grandes casseroles de soupes et des longues piles de gobelets », une dizaine de personnes du voisinage servent la soupe et distribuent le tract. Certains passant et automobilistes s'arrêtent pour parler, nombreux sont ceux qui nous remercie d'agir, un agriculteur revenant de la manifestation de Bruxelles, affirme qu'il faudrait multiplier ce type d'initiatives locales. Le centre culturel voisin réimprime nos tracts lorsque nous n'en avons plus.

Ce *Soyons ferme* me permet de déployer la pluralité de sens qu'implique l'activité agricole. Cette pluralité peut être mobilisée et agir en *catégories politiques* et s'étendre en débats dans l'espace public (Le Pape, 2023). Produire

²⁸ Non institutionnalisé, c'est à dire non répertorié auprès des autorités.

de l'alimentation implique de composer au sein de nombreux jeux de pouvoirs qui orientent ce qu'il est possible de faire.

La ferme comme outil de production s'inscrit dans un ordre économique dont les logiques définissent ce qui est jugé viable, reconnu ou possible, sans pour autant épuiser ce qui s'y joue. La *valeur* est elle-même une notion profondément polysémique. Elle peut être comprise comme économique et dans ce cas renvoie un acte de transaction mesurable. La transaction, elle, renvoie à l'échange d'une chose pour une autre, d'une main à l'autre dans un système de relation. La *valeur* peut également être comprise par ce à que l'on juge souhaitable ; individuellement ou collectivement. Pour David Graeber (2022), toute tentative de privilégier une seule de ces significations est ce qui conduit précisément à manquer la complexité de ce qui se joue derrière chaque transaction.

2.1 Être ferme

Séparer la terre de l'homme et organiser la société de manière à satisfaire les exigences d'un marché de l'immobilier, cela a été une partie vitale de la conception utopique d'une économie de marché (Polanyi, 2009 : 238-239)

En reprenant l'idée d'une *habitation poétique*²⁹ du monde de Heidegger, Clara Breteau propose de penser la *poiésis* au-delà du texte : « ancré dans la matérialité et particulièrement ouvert au hasard et au vivant qu'on y observe » (Breteau 2019) . Penser une manière d'habiter le monde et prendre la mesure de ce qui nous relie aux lieux et aux êtres. Chez Breteau, la *poétique*, quand elle cesse d'être pensée comme un simple rapport aux mots et devient une manière

29 Le philosophe Martin Heidegger reprenant à son compte un vers d'Hölderlin développe l'idée d'une « habitation poétique » du monde, faisant de la poésie une « prise de mesure » sous-tendant, bien au-delà du verbe, l'habitation de l'homme et sa condition terrestre (Breteau, 2019, p.14).

concrète d’habiter le monde, de composer avec la matière, les lieux, les vivants et les conditions de survie. La *poiésis* est politique parce qu’elle engage des formes de vie, des attachements, des dépendances et des possibles. La *poiétique* de la *Ferme Noire* se loge dans cet *habité poétique* et politique.

« Paysans, étymologiquement, ce sont les gens du pays », me dit Heidi [Il ne faut pas comprendre le pays comme État-nation, mais bien comme territoire] (1er juillet 2024). Elle m’explique que ça fait vingt ans qu’elle s’affaire de terrain en terrain. D’abord au squat 111 [Louvain-la-Neuve], ensuite au Marécage³⁰[Perwez], au Moulin des Amours [Fleurus], au *Chant des Sauvages* [Perwez] et enfin à sa parcelle de melon [Frasnes-lez-Gosselies]. En s’appuyant sur cette définition, Heidi interroge le sens du terme : qui peut être du pays, y rester, être reconnu et selon quelles conditions ?

La réflexion de Karl Polanyi (2009) résonne particulièrement avec cette question. Séparer la terre des relations sociales qui l’ancrent dans des formes de vie transforme profondément les possibilités mêmes d’habiter un territoire. La définition du paysan comme *gens du pays* est éprouvée par la réalité actuelle où l’accès à la terre et la reconnaissance ne vont plus de soi. Être *paysan* ne dépend plus uniquement du désir de travailler la terre. Actuellement, l’accès à la terre est imbriqué dans les logiques marchandes qui conditionnent dès lors nos possibilités d’habiter le monde selon des critères économiques et foncier.

Heidi m’explique qu’elle se sent toujours expulsée de son travail, elle pense avoir le « syndrome des gens du voyage » (Heidi, 10 juillet 2024). D’où elle vient, il n’y a pas de racines. « Sans place, c’est l’équivalent d’une perte de pouvoir de vie » (*Ibid.*). La trajectoire d’Heidi développe en elle une nécessité de remédier à ses insécurités. A commencer par trouver un accès pérenne à une terre à partir de laquelle il serait possible de faire face au monde :

30 Lieu de vie où elle a mis au monde sa fille, Rosa, où ils vivaient à trois dans une roulotte, en compagnie de vaches, d’oies, moutons, canards et poules.

Le fait d'être dans le champ me permet la réflexion. C'est là que je me retrouve face au monde. Il y a les modèles qui m'oppressent et prennent corps à cet endroit. Il y a des choses à faire. Tu te connectes aux autres paysans, tu te rappelles leurs gestes. Les fleurs. Mon champ, c'est plein de nuances (Heidi, lundi 01 juillet 2024)

Cette tendance rêveuse ne vient pas de nulle part, m'explique-t-elle, c'est son héritage familial. Elle ajoute que c'est peut-être de là que lui vient aussi une « certaine intelligence sociale » (13 décembre 2025). Heidi est l'ainée d'une fratrie de huit enfants, sa famille était *nomade*, c'étaient des *voyageurs* (*Ibid.*). Ils se déplaçaient et s'installaient de *bled* en *bled* selon les boulots que son père trouvait. Quand son père n'avait pas de travail, sa mère prenait le relais : « Ma mère prenait sa guitare, et au jour, le jour, elle ramenait l'argent pour les enfants » (*Ibid.*). Aux alentours de ses sept ans, Heidi l'a accompagnée avec son frère dans les bistrots et dans les restaurants. Elle m'explique qu'elle était petite, alors elle *fermait sa gueule et écoutait*, elle a entendu des *milliards de récits de vies*. Avec le recul, elle se dit qu'en tant qu'enfant, elle n'était pas consciente de ce qui se jouait. Aujourd'hui, elle réalise que ces moments font partie de sa manière de *ressentir les gens*. Elle étaye l'explication avec l'exemple suivant :

Parce qu'en fait, c'est comme si un enfant est né dans un garage. Son père est garagiste. Et ce gosse, il naît, assis par terre, dans le garage, avec un alternateur, une boîte de vitesse. Ces gosses-là, ils mécaniquent comme des dieux. Parce qu'ils ont été baignés dans le truc. Ils ne savent même pas t'expliquer, mais ils savent tout faire. Ils ont un sixième sens de ce métier-là. Les meilleurs mécaniciens que je connais, c'est ça. Ils sont nés dans l'atelier de leurs parents (Heidi, 13 décembre 2025)

Elle précise que « ce n'était pas le pied » de suivre sa mère partout, mais que ça lui a appris quelque chose. Elle entame alors ce qu'elle désigne comme « le plus vieux souvenir de sa vie », où elle est allée chanter avec sa mère dans un restaurant du sud de la France :

On était tellement dans la misère, on crevait de faim. Et là, on rentre dans un restaurant. Il fait chaud, tout le monde mange, tout le monde rigole, tout le monde boit. Et c'est ce que je me suis dit, petite hein ! Je me suis dit, putain, ils ne sont pas au courant. Ils ne savent pas qu'on crève de faim. C'est pour ça qu'ils rigolent, et qu'ils sont à l'aise. S'ils savaient, ils

ne feraient pas ça. Mais ce n'est pas vrai. Ils savaient très bien, Oui !
(Heidi, 13 décembre 2025)

C'est en grandissant que tu réalises ces choses-là : « Et tu fais, putain quel monde de fous ». Pour elle, c'est de là que vient son projet de vendre les légumes à prix libre dans les quartiers précaires et qu'elle refuse de vendre sa production chez les « bourgeois ».

C'est parce que je suis en lutte (Heidi, 13 décembre 2025).

Parce que ce système-là, *cette* « machine », d'aussi loin qu'elle s'en souviene, les choses ont été comme ça et ne s'arrêterons pas d'elle-même. Elle entame une autre histoire d'enfance qui raisonne avec le choix qu'elle fait d'aller dans les quartiers ainsi que son attachement au fait d'être anti-raciste et classiste. Être enfant de voyageurs dit-elle, c'était vivre « dans une sale camionnette dégueulasse », être déposée avec celle-ci dans une nouvelle école, en plein milieu de l'année et être mal habillée, avec toute la violence que ça engendrait :

Je connais cette violence par cœur. J'aurais pu avoir la peau noire, c'était le même. La critique, le jugement, tout le temps, partout, les moqueries. On t'écarte, en fait, ce n'est pas du racisme, parce que ce n'est pas lié à la couleur de la peau, mais c'est du racisme culturel en fait. Donc ça, je l'ai vécu. (Heidi, 13 décembre 2025)

Après un silence, elle reprend sur « sa dureté » qui resterait incomprise, sur les « *racines* » communes entre la précarité et le racisme, « elles sont là, même si les gens ne s'en rendent pas compte » (Heidi, *Ibid.*). Elle m'explique que sa famille, ainsi que tous les gens qui l'ont entourée, les amis de ses parents, c'étaient des travailleurs, mais c'étaient des « sauvages » :

C'était. Tu vois, ma grand-mère était marchande de légumes ambulante. Je ne sais pas, ils étaient musiciens dans les bals musettes, en fait tous des gens ont disparus. Dans ma famille on rêvait, on passait notre vie à jouer dehors, on inventait mille histoires parce qu'on n'avait rien (Heidi, 13 décembre 2025)

Grandir dans ces conditions alimente chez Heidi la nécessité de porter une attention constante aux inégalités ainsi qu'une place importante à l'imagination pour faire face au manque et poursuivre même lorsque ça paraît impossible :

Parce qu'en fait, j'ai l'impression qu'on m'arrache ma culture. On m'arrache ma manière d'être. On m'arrache ma manière de faire. On m'impose, je ne dois pas faire comme ça. Je n'ai pas ma place en agriculture, non. Et je n'avais pas non plus ma place dans les bureaux. J'ai ma place nulle part [...] C'est pour ça que je dis que je ne suis pas militante, je suis en lutte. Je suis en train de me battre pour ma vie (Heidi, *Ibid.*)

Pour elle, la distinction entre lutte et militance mérite d'être retenue. La lutte engage une *action* liée à des conditions d'existence, menacées. Pour lutter, il faut être concerné afin de répondre aux situations concrètes dans lesquelles on est pris. Alors que la militance renvoie à la défense d'idées. La lutte se fait avec les moyens que l'on a. Refuser de participer aux hiérarchisations sociales, ne pas reproduire la misère en se laissant dicter ses pratiques de vente et de production.

Pour Bernard et Luc, l'être *ferme* est tout autre. Ils vivent là où ils sont nés et travaillent des terres héritées en partie, ils prolongent une histoire familiale. Lors de la toute première assemblée mensuelle de la *Ferme Noire* ³¹, je les interrogés sur ce qui les a poussés à étendre la ferme. Leur réponse est sans détour : soit tu évolues, soit tu stagnes, la question ne se pose pas ! Ils m'expliquent qu'ils en ont bien connus des personnes qui ont stagnés et le vivent comme un échec. Certaines petites fermes ont continué sans comprendre les nouvelles règles et adapter leur mode de fonctionnement. Luc reprend et insiste sur la charge de travail en plus de la maladie de leur de leur père dont ils se sont occupés pendant vingt ans. Bernard explique que leur papa a fait la guerre et que pour lui, elle s'est prolongée, en tant que prisonnier. « Sept ans, ça a duré pour lui ! » s'exclame Luc (9 novembre 2025). il me raconte comment leur papa a dû recommencer à zéro à son retour, et que « c'est ça aussi » la dynamique chez eux : « Ne plus jamais vivre la misère » (Bernard et Luc, *Ibid.*). Heidi m'explique plus tard, combien

³¹ Ces assemblées ont vu le jour le quatorze décembre 2025, y participent toutes et tous qui souhaite s'investir dans la *Ferme Noire* d'une manière ou d'une autre, j'y reviendrais en chapitre trois.

Bernard et Luc sont imprégnés de la période d'après-guerre. A cette époque, les mentalités ont fortement basculé :

Il y a eu le miroitage que les enfants pouvaient être mieux en allant à l'usine. Ils auraient un plus gros salaire. Pas parce que la campagne était horrible, mais parce que la modernité faisait miroiter moins de contraintes. Il y a eu la guerre, l'industrialisation, la propagande. Les parents voulaient un monde meilleur pour leurs enfants (Heidi, 4 juillet 2024)

Ils dégagent une certaine « fierté » d'être restés, et un peu de « mépris » aussi envers ceux qui sont partis, comme s'ils « s'étaient fait avoir ». Ce qui est frappant ici, c'est que ces difficultés semblent reléguées à des incapacités individuelles, et non comme les effets plus larges des transformations agricoles, économiques et historiques. A l'époque, partir à l'usine apparaissait comme une promesse d'ascension sociale et de modernité. La période qu'ils évoquent est celle de transformations profondes et rapides du monde paysan de la période après-guerre :

Quand tu les écoutes, tu sens que pour eux les ouvriers, c'étaient des paysans avant. Et ils ont été pris, ils sont partis, mais ils sont partis pour pire. Et donc eux ils ont une fierté de ceux qui sont restés. Maintenant, ils ont tenu dans des conditions insupportables, la mécanisation. Parfois ils en reviennent, ils disent souvent que c'était chouette avec leur papa. Mais leur mental a résisté ! Ils sont toujours à l'ancienne dans leur tête [joie dans sa voix]. Il y a certains élus de la campagne pour qui ils restent des retardés du système. C'est pour ça que moi je les adore car moi aussi, je suis une retardée du système (Heidi, *Ibid.*)

Ils ont maintenu la ferme, ils l'ont fait évoluer, malgré tout ils gardent un attachement profond à la dynamique qu'ils ont connu enfant et qui impacte encore en partie leur façon d'être au monde et au travail agricole. Les logiques marchandes et agricoles poussent à l'investissement, à la surproduction. Pour Bernard et Luc, s'adapter à ces conditions était indispensable. Malgré des trajectoires profondément différentes, Heidi, Bernard et Luc semblent, chacun à leur manière, réparer et maintenir ce qui compte à leurs yeux. Cet aspect semble les unir malgré leurs différentes approches et avoirs, d'un point de vue pratique et économique.

Pour Heidi, la réparation ne s'applique pas uniquement à l'échelle de la ferme et ses alentours, mais concerne nos manières de vivre et d'imaginer nos vies, c'est une question de pratiques culturelles :

Ce que je trouve très triste, c'est tout ce temps passé dans cette obsession [le progrès³²]. En fait, on ne développe plus notre cerveau. Je pense que si on avait la possibilité de développer un autre truc culturel, on serait peut-être méga évolués. Ailleurs, dans un truc de fou. Peut-être avec beaucoup plus de paix (Heidi, 04 juillet, 2024)

L'ouvrage *La condition de l'homme moderne* de Hannah Arendt (2020) est précieux par ce qu'il met en évidence ce que la modernité tend à réduire l'existence au *travail*, et donc à la seule survie matérielle et au détriment de la capacité à construire un monde commun durable³³. Pour ce faire, elle précise : le *travail* comme ce qui concerne les nécessités vitales, *l'œuvre* comme ce qui participe à construire un monde durable, et *l'action* comme ce qui engage les relations humaines et la vie politique. Pour Hannah Arendt, la modernité tend à absorber *l'œuvre* et *l'action* dans la logique du *travail*. Auprès de Heidi, ces dimensions apparaissent entremêlées. La terre compte à ses yeux pour ce qu'elle permet de produire, de relier et d'agir. La production permet de subvenir aux besoins des producteurs et consommateurs. Elle établit des relations avec les personnes et les animaux à qui elle est destinée. *Travail*, *action* et *œuvre* s'y trouvent continuellement mêlées, de cette façon, la ferme devient outil politique.

Aux yeux d'Heidi, la ferme ne peut être pensée sans ses aspects politiques. Son *être ferme* est imprégné de ces *histoires amoraless* chères à Anna Tsing (Tsing, 2017 : 18) « parce qu'à voix multiples, à conséquences en cascades, qui ne respectent pas la différence entre ce qui compte et ce qui peut être négligé [...]

³² Le progrès selon Isabelle Stengers assignent par les pouvoirs couplés des états et du capitalisme, notre histoire a une identité stable ; et désigne aussi le triomphe de l'Homme s'émancipant des « caprices de la nature » (Tsing, 2017 : 15)

³³ Parce que ces activités se rapportent aux conditions de base dans lesquelles la vie sur terre est donnée à l'homme

l'économie de l'art d'observer, mènent au désastre » (Stengers *in* Tsing, 2017 : 18).

Je n'ai pas été élevée en agriculture, mais j'ai été élevée dans la nature. Si tu es né en ville, la nature ne sert à rien. Des gosses m'ont déjà dit ça « Ouais, la nature, ça ne sert à rien ». Ben voilà, c'est un parcours culturel, et c'est dommage. Ce sont des gens qui sont un peu perdus (Heidi, 04 juillet 2024)

C'est dans cet esprit qu'elle construit son premier espace maraîcher : *Le Chant des Sauvages*. Son souhait était de fournir un espace de rencontre et de réflexion collective sur nos modes de vie. Elle se souvient qu'à cette époque elle était animée d'un certain enthousiasme quant aux possibilités d'ébranler certaines certitudes :

À l'époque, il y a quinze ans, on sortait quand même d'un monde un peu étriqué mentalement. Il y avait des gens qui essayaient de sortir de leur classe, de s'ouvrir, de se dire que l'hyperconsommation, ça n'allait pas. Il y avait des gros bourgeois, des journalistes, qui venaient. Ils disaient : ah ouais. Après avoir passé toute une journée, ils se demandaient s'ils n'avaient pas été de gros cons. Ils se disaient « qu'est-ce que j'ai fait de ma vie ? Pourquoi ? » Et tu te disais, waouh, on ouvre des portes (Heidi, 4 juillet 2024)

Elle m'explique qu'à l'époque, il lui semblait réellement possible de parler de décroissance, de « scinder démocratie et capitalisme³⁴ » (Heidi, *Ibid.*). Cette réflexion reflète les observations de Saskia Simon et Emmanuelle Piccoli (2018) sur la rationalité néolibérale. Heidi gardait l'espoir de réussir à penser la *valeur* de nos existences hors des logiques marchandes. Elle avait intentionnellement placé la caravane dans laquelle elle habitait au milieu du champ, afin de « casser les idées reçues » et montrer que la décroissance peut être viable. « Je suis travailleuse, et une caravane, ce n'est pas grave » (Heidi, *Ibid.*). Les personnes qui

³⁴ Nous n'avons pas approfondi cette expression, elle me semble renvoyer à la possibilité de penser le travail, les relations et nos modes de vie, sans se laisser guider par des logiques marchandes.

passaient du temps dans son champ, semblaient se *laisser prendre*³⁵, de vraies relations se tissaient. Alors que cet espace semblait ouvrir des possibles, Heidi me raconte comment il est aussi devenu un lieu où toutes les présences ne signifiaient pas la même chose et ne répondaient pas aux mêmes nécessités. Que, lorsque le *Chant des Sauvages* a fermé, les différences d'attachement sont apparues très clairement. Les personnes les plus privilégiées sont simplement retournées à leur vie quotidienne, vers d'autres maraîchers, sans que cela ne change grand-chose pour elles. D'autres, au contraire, perdaient un espace qui comptait réellement dans leur existence. Elle résume cette différence très simplement : « les bourgeois retournent dans leur villa et passent à autre chose. Et en fait, les gens comme elle, ou moi, on est toujours dans une condition » (Heidi, 4 juillet 2024). Cette réalité est décisive pour Heidi, les lieux et les *actions* ne comptent pas de la même façon pour tout le monde, certains vivent une expérience parmi d'autres alors que d'autres répondent à une nécessité réelle. Elle me raconte la présence d'une femme albanaise qui venait au *Chant des Sauvages* clairement pour prendre des légumes. Cette femme *avait dur*, son mari était malade, déprimé, « elle avait des enfants dont elle devait s'occuper tout le temps » (Heidi, *Ibid.*). Elle repartait avec les tomates vertes qui n'allaient plus mûrir, des feuilles, elle s'y connaissait : « elle reprenait des légumes que plus personne ne sait cultiver ici ! » (Heidi, *Ibid.*). Elle travaillait le sol comme personne, elle plantait les patates à la houe « Plus personne ne sait utiliser une houe comme ça ! » (Heidi, *Ibid.*). Heidi évoque encore ces femmes venues d'Amérique latine, du Congo ou du Pérou, avec qui le travail du sol, la cuisine et les savoirs se partageaient, elle apprenait beaucoup à leur contact. C'est avec des personnes comme ces femmes que le projet prenait vraiment sens pour elle. Elle explique ce sentiment par ce qu'elle appelle une condition partagée. (Heidi, *Ibid.*):

³⁵ J'emploie ici l'expression « se laisser prendre » en référence au sens que lui donne Jeanne Favret-Saada dans son ouvrage *Les mots, la mort, les sorts* (1977), pour désigner une implication susceptible de transformer durablement les positions et les manières de faire.

Pour moi ce n'est rien dans les poches, rien sur le compte. Ça nous lie parce que l'on a le même parcours de vie, tu vois ! Quand tu sais que tu n'as pas de fonds, que tu ne vas vivre que par la contrainte, l'un et l'autre ça te lie malgré tout autre différence(Heidi, *Ibid.*)

Cette période appartient désormais au passé. Un mois avant notre conversation, les travaux ont commencé, le lieu a été entièrement rasé. A la place, il ne reste plus qu'« un gros trou géant avec des grilles de béton », elle conclut : « ok, ben voilà, c'est fini, maintenant il y a le nouveau, on continue, ça s'inscrit dans une histoire » (Heidi, *Ibid.*). Plus tard, alors que nous sommes attablées avec un petit groupe du collectif de la *Casserole*, Heidi revient sur la manière dont ça s'est terminé. Le propriétaire a revendu le terrain sans la prévenir. La situation a rapidement dégénéré en conflit juridique, elle a finalement été expulsée :

Donc voilà, je me suis cassé la gueule, c'était dur. Enfin, je ne me suis pas cassé la gueule, on m'a cassé la gueule ! (Heidi, 15 juillet 2024)

L'expérience a provoqué une sorte de « tilt politique » dans le corps :

En fait, c'est dans le corps aussi. Tu fais des choix, tu dis non à ça, si à ça. Tu étais plus doux avant, tu étais plus là, tu étais plus léger. Et en fait, là, d'avoir ça, j'étais moins légère. Et je me suis un peu, pour rigoler, je dis, je me suis radicalisé. Et c'est très bien parce qu'il faut réagir quoi, il faut rebondir (Heidi, *Ibid.*)

Malgré la brutalité de l'expérience, elle choisit de continuer mais dans d'autres conditions. La radicalité est souvent réduite dans l'espace public à ses formes les plus violentes, alors qu'ici on comprend que la radicalité apparaît comme une réponse par une politisation progressive à partir d'expériences vécues qui permettent de remettre en question les évidences sociales :

Et donc là, je me suis dit non, en fait, ça ne va pas. La transition, ça n'existe pas. C'est des trucs, c'est complètement faux (Heidi, 15 juillet 2024).

L'action politique s'inscrit dans la lutte pour la vie; agir dans la mesure du possible, même sans place et donc sans pouvoir de vie. Comme le dit Lila Abu-Lughod la résistance offre un diagnostic du pouvoir :

Là où il y a pouvoir, il y a résistance, et pourtant, ou plutôt par cela même, celle-ci n'est jamais en position d'extériorité par rapport au pouvoir. Foucault lui-même appelle à effectuer cette inversion, et à « utiliser la résistance comme un catalyseur chimique qui permet de mettre en évidence les relations de pouvoir, de voir où elles s'inscrivent, de découvrir leurs points d'application et les méthodes qu'elles utilisent (Abu-Lughod, 2006)

Elle garde l'esprit ferme, sans terre, avec : la *Ferme Noire ferme prolétaire sans terre*. Jusqu'à ce qu'elle rencontre Bernard et Luc.

Alors que nous partagions une pause-café autour de la table de leur salon, Bernard et Luc nous racontent la mise en place de la Politique Agricole Commune (PAC)³⁶ en 1962. Au début, explique Luc, cela semblait nécessaire, il n'y avait plus assez de nourriture et il fallait produire. Mais rapidement, les choses ont évolué vers la surproduction, « il y avait des montagnes de beurre, des lacs de lait, les frigos de viande qui étaient remplis à bord » (Luc, 26 août 2025). Les prix ont rapidement baissé et la concurrence s'est intensifiée. Les agriculteurs ont été poussés à investir, on leur proposait des primes. Avec ces primes, sont apparus les règlements (Bernard, 26 août 2025). À l'époque, reprend Bernard, l'organisation d'une ferme était tout autre. Les femmes ne travaillaient pas mais assuraient une grande partie de la gestion domestique de la ferme :

Il y avait un potager dans chaque maison. On n'avait besoin de rien. On n'achetait rien, rien, rien. Donc là, la femme s'occupait de tout. Elle faisait le beurre, elle faisait le pain. On faisait le pain, des tartes, on faisait de tout. On ramassait les fruits. Il y avait un verger, on faisait de la confiture. On faisait de tout. On n'achetait rien. On avait du café en grain vert. Qu'il fallait torréfier sur le poêle. Rien, on n'achetait rien, strictement rien. On n'avait pas besoin de beaucoup. On vivait avec peu. On ne

³⁶ Lancée en 1962, la Politique Agricole Commune (PAC) de l'UE est un partenariat entre l'agriculture et la société et entre l'Europe et ses agriculteurs. Ses objectifs sont les suivants: soutenir les agriculteurs et améliorer la productivité agricole, en garantissant un approvisionnement stable en denrées alimentaires à un prix abordable ; assurer un niveau de vie décent aux agriculteurs de l'Union européenne; contribuer à lutter contre le changement climatique et gérer les ressources naturelles de manière durable ; préserver les zones rurales et les paysages dans l'ensemble de l'UE ; préserver l'économie rurale en promouvant l'emploi dans l'agriculture, l'industrie agroalimentaire et les secteurs associés (agriculture.ec.europa.eu)

demandait pas plus. On tuait encore un cochon chaque année (Bernard, 26 août 2025)

Si la vie était matériellement restreinte, « on vivait bien ! » insistent-ils (Bernard et Luc, *Ibid.*). A ce moment-là, l'activité agricole n'était pas encore considérée comme une profession, c'était un mode de vie :

C'est pour ça que nous autres, on s'est lancés dans l'agriculture, on était vraiment très heureux. Comme professionnels, on disait... c'était bien. En fait, c'est une vie libre. On avait une vie de liberté, Oui. À l'époque. [...] Aujourd'hui il faut produire à n'en plus finir. [...] Tu n'allais pas dire « bonjour je suis agriculteur ». Les gens faisaient un peu de tout. On allait maçonner, on allait aider, ce n'était pas découpé comme maintenant (Luc, 26 août 2025)

Ces récits montrent combien les questions de subsistance sont profondément politiques. Leurs trajectoires donnent à voir des existences qui se fabriquent dans des compromis permanents avec ce qui les entoure. Produire engage alors simultanément des questions de subsistance, de transmission, de relation et de lutte. La question de la terre renvoie à celle de la place, et celle de la place aux violences économiques, culturelles et structurelles. Ces histoires en cascades complexifient la pratique et résistent à toutes tentatives simplificatrices propres au monde moderne. Une société moderne qui s'organise pour que chaque pratique, chaque objet soit reproductible, transportable et comparable. Et de cette façon, étendre à l'infini les possibilités de production capitaliste. Il s'agit de séparer tous corps des relations qui les composent. C'est la notion de *scalabilité* qui traverse l'ouvrage de Anna Tsing (2017). Hannah Arendt (2020) montre elle aussi comment la modernité tend à dissocier nos existences du monde commun. David Graeber (2023), quant à lui, rappelle que les *actions* ne prennent jamais sens isolément : elles s'inscrivent toujours dans des régimes de *valeurs* plus larges qui orientent ce qui compte, ce qui mérite attention et ce qui peut être reconnu socialement.

L'être *ferme* est *poïétique* parce qu'il se fabrique une existence avec ce qui l'entoure. Il est poétique, traversé de sensibilités, de désirs et d'imaginaires improbables et politique parce qu'il se compose dans un monde en relations ;

imprégné de rapports de pouvoirs qui conditionnent inégalement nos possibilités.

Le chapitre suivant étend l'analyse au plus près des pratiques. Nous quittons les énoncés *poiétiques* de Bernard, Heidi et Luc pour comprendre comment les *valeurs* qui les habitent s'agencent concrètement. Le chapitre s'appuie principalement sur mes notes de terrain de l'été 2024. Cette période correspond au moment où l'enquête s'est vécue le plus intensément au quotidien, avant que le terrain ne se dilue dans les autres dimensions de ma vie personnelle, professionnelle et universitaire.

2.2 La ferme comme *outil écosystémique*

Mettre tant d'énergie, de ténacité et de talent à jouer et à travailler en faveur d'un épanouissement multispécifique tout en affirmant que la partie est finie constitue un mélange étrange. Cela peut décourager _ et cela décourage en effet [...] ce genre d'attitudes [...] consistent à penser que seules comptent les choses qui fonctionnent (Haraway, 2020 :11)

Pour Heidi, la ferme doit être pensée comme un outil de *reliance*, c'est un *outil écosystémique*, *l'expression est la sienne* (Heidi, 09 juillet 2024). Elle m'explique que penser la ferme de cette façon est une sorte de garde-fou, pour ne pas réduire son projet et sa vie à une entreprise agricole. Voici mes premiers pas sur le terrain, non pas pour produire une chronique ethnographique, mais pour déployer l'enchaînement des gestes, des pratiques, des relations et des rythmes à travers lesquels se compose progressivement le milieu de la ferme.

Lundi premier juillet 2024 :

Il est six heures du matin, les yeux encore embrumés, une tasse de café fumante à la main, je démarre le moteur de la voiture. La route est savoureuse, le ciel est

d'un rouge or et l'air matinal est calme et frais. Je retrouve Heidi devant chez elle, elle sort, une tasse de café fumant à la main, ses yeux sont encore boursoufflés de fatigue mais son corps frétille. Je la rejoins dans sa vieille voiture qui sert principalement à transporter le matériel. La vieille carcasse crisse et s'élance dans le sentier cabossé. Nos tasses de café dansent dans nos mains levées pour éviter les salves brûlantes. Arrivées au champ en quelques minutes, on libère les oies de la petite cahute qui les abritent pour la nuit. Elles cacardent, secouent leur plumage et s'étirent avant de foncer vers la mare plonger dans un bain en fête. Elles s'y abreuvent et se lavent avant de se rassembler autour de Heidi qui distribue le grain. Une oie, emportée par la gourmandise, tire sur son bras. Heidi rit. Le rire se mêle aux piailllements du troupeau qui petit à petit s'en va glaner herbes, trèfles, pissenlits, racines et petits insectes. Heidi se réjouit de l'aide que ma présence peu lui apporter, elle m'explique que certaines tâches sont parfois compliquées à faire seule. On entame la récolte destinée à la soupe que l'on préparera plus tard pour la réunion avec le collectif international contre les guerres, ce soir à la *Casseroles*. Une voiture s'arrête, c'est un voisin, on prend le temps pour un échange cordial et chacune s'en retourne à sa récolte. Salades, radis, fleurs, le vent siffle dans les arbres. Heidi pèse et note le poids des récoltes pour tenir à jour ses productions. Elle récupérera les sous de la vente à prix libre de la soupe ce soir, mais ne se paiera probablement pas. Après la récolte, on passe aux plantations, concombre et cornichons, peu importe, tous deux courront le sol à leur guise, avec le melon qui s'installera ensuite, non loin de là. On mime les distances à tenir entre les plans, je la force à la précision avec mes questions, ce à quoi elle me répond : « tranquille, franchement tu ne dois pas te tracasser ». On plonge nos mains dans la terre, les pensées suivent. Le sol est meuble, la terre est noire. Dans cette plongée silencieuse, se dégage le chant du merle tandis que nos gestes se répètent : s'agenouiller, planter, se redresser. Recommencer. Plantes menues, racines nues demandent toute notre attention. Tandis que l'on se laisse absorber par la tâche, les chants d'oiseaux se multiplient et les pensées filent librement. Petit à petit, la terre s'infiltre sous nos ongles, sèche et tire la peau. L'inconfort nous ramène l'une à l'autre, la ligne est

éclaircie et prête à être paillée. Mais pas avec de la paille ! « La paille c'est jaune, c'est brillant et ça rejette les rayons du soleil ». Le foin est pourri, tout noir :

Il est inoculé, c'est-à-dire qu'il y a plein de décomposeurs de bactéries. Il est chargé de bactéries du vivant, et garde la chaleur. Il a une action directe et incroyable sur le sol. C'est magique en fait ! mais c'est pas du tout... performant ! Mais en fait, oui, ça l'est au long terme, si je couvre je vais gagner du temps (Heidi, 01 juillet 2024)

Ça fait des années qu'elle cherche comment entretenir son sol autrement sans utiliser les techniques professionnelles qu'elle trouve sales. Comme les bâches noires, qu'on voit partout, même en bio « C'est de la merde. C'est du pétrole » (Heidi, *Ibid.*). A ses yeux, c'est une culture barbare qui détruit les sols, un mauvais calcul. Il se met à pleuvoir, la terre ne doit pas plus se gorger d'eau « elle est parfaite, elle colle, il n'en faut pas plus » (Heidi, *Ibid.*). On couvre rapidement les melons qui ne supportent pas l'humidité avant d'effectuer le travail qui doit être fait dans la serre, à l'abri.

Considérer le sol en partenaire s'avère exigeant, le prendre en considération déplace considérablement les critères performatifs de production. Le sol est un ensemble en relations : terre, eau, racines, branches mortes et feuilles en décomposition, rongeurs et insectes, microorganismes. Le sol regorge d'innombrables interactions invisibles, encore méconnues avec lesquelles nous devons composer.

Il est midi, on a faim. J'apprends que Heidi ne mange pas à midi et je n'ai pas non plus prévu le coup. Je me rappelle qu'il y a de nombreux restes de nourriture de l'assemblée générale de la *FourNilière* de la veille. Je les appelle et on s'accorde pour manger ensemble. Au moment de partir, Merlin, un voisin et ami mécano, arrive pour aider Heidi à réparer le gyrobroyeur³⁷. Je pars de mon côté car les boulangères de la *FourNilière* nous attendent et elles n'en ont que pour une minute. J'apprendrai à mon grand regret que j'ai manqué la visite de Bernard qui

³⁷ Outil utilisé pour broyer l'herbe, les broussailles ou les résidus végétaux.

passait justement par-là. Quand il passe, il s'arrête. Heidi m'explique que c'est ce qu'il aime dans son métier de vétérinaire. Passer par-ci, par-là, ça fait partie du métier. Ils ont réussi ensemble à déceler le problème du gyrobroyeur. La machine est vieille, c'est une des nombreuses récups de Heidi. Bernard leurs a permis de comprendre que c'est une courroie à double gorge. « Personne ne sait ce que c'est » s'esclame Heidi (*Ibid.*). C'est l'une de ces choses parmi tant d'autres qu'elle affectionne chez Bernard et Luc. Ils ont un savoir incroyable, elle apprend tellement à leurs côtés. Sans compter « leur gentillesse sans limites » (*Heidi, Ibid.*). Alors qu'elle nous raconte l'épisode, on termine le repas. On doit aller chercher la paille. Luc nous accueille gaiement dans son bleu de travail, sur le bord de route. Ses vaches profitent de la brèche pour prendre leurs aises et glaner les bordures fortuites. Luc s'encourt les rassembler. De notre côté, on poursuit vers le petit hangar élevé au toit de taules où est stockée la paille à l'abri de la pluie, il n'y a pas de parois, la paille sèche au vent. On gare la petite voiture près des ballots, traverse la boue qui souligne le passage régulier. On fourre les ballots à l'arrière.

Cette première journée permet de comprendre ce que Heidi entend par *outil écosystémique*. La journée n'a rien d'ordonné, Heidi se laisse guider par ce qui l'entoure. On sent l'importance accordée aux relations humaines et non humaines et celle de répondre à ce qui se présente.

Mardi deux juillet 2024 :

Ce matin, il pleut des cordes, on se retrouve chez Heidi. Elle s'en va ouvrir aux oies et de mon côté, je me plonge dans la réflexion du menu que l'on va préparer pour l'évènement « *Silence, on Parle !* »³⁸, proposé par l'association *Periferia* à Namur, samedi. Le repas sera destiné principalement aux habitants de la rue de

³⁸ Le « Silence, on Parle ! » est un espace de débat public...mené dans l'espace public. Il est dédié à des groupes peu visibles, peu soutenus et peu entendus qui luttent quotidiennement pour une société plus égalitaire, inclusive et solidaire. Pour explorer l'évènement d'un peu plus près : reseaunomade.be ; unipopia.org ; periferia.be

Namur ainsi qu'aux membres des collectifs qui interviendront dans l'espace public. Leur intervention concerne les différentes formes de marginalisation ou d'exclusion. L'idée de pouvoir offrir notre cuisine préparée avec les légumes du champ nous réjouit : c'est la *Cuisine Politique* ! Quand un évènement pour lequel nous cuisinons dispose d'un budget plus large que le simple achat des légumes, ce qui est le cas de *Silence on parle*, celui-ci n'est pas utilisé pour payer des heures de travail. Les légumes sont pesés et achetés à la *Ferme Noire*, mais le reste à priori destiné au temps consacré à la préparation et au service des repas alimente une autre cagnotte. Cette caisse permet de soutenir différentes dimensions du projet : défraiements ponctuels de trajets si nécessaire, matériel de cuisine, mais aussi calicots, peinture ou d'autres besoins liés aux *actions* collectives hors ferme.

Au retour de Heidi, on vérifie que l'ensemble des recettes permet bien de cuisiner un maximum à partir des légumes disponibles dans le champ. On s'occupe également du stockage des courges, certaines ont commencé à fermenter. L'odeur est légèrement acide. On regarde celles qui tiennent encore et celles qu'il faudra transformer rapidement. On fait le point : Dix à quinze salades frisées, quatre à six bottes de persil, une cinquantaine de fenouils, trois bottes de céleri, soit plus ou moins cent dix branches, quinze salades frisées Une dizaine de kilos de courges, dix kilos de viande au congélateur. On note ce qu'il faudra acheter pour compléter : vingt-cinq oignons, quatre litres d'huile, une botte de poireaux, deux kilos de carottes, onze kilos de pâtes grecques, cinquante-cinq œufs, du poivre, cinq cents grammes de farine, deux bols de fromage Emmental pour les boulettes, cinq cents grammes de beurre, un kilo de chapelure. J'apporterai de chez moi un kilo de soja lyophilisé ainsi qu'une casserole à wok, un grand plat en inox. Une fois le point fait, chacune repart préparer ce qu'elle peut apporter pour les jours suivants. La pluie continue de tomber.

La *reliance* est là ; les légumes circulent entre ville et campagne, la ferme soutient des espaces de paroles (précieuses) et des engagements collectifs.

L'outil écosystémique se compose dans un agencement de *valeurs* ; l'argent entre dans la comptabilité de la *Ferme Noire* pour la production de légumes, le reste, sera alloué à une caisse de solidarité. *L'action* est collective et politique, la *Ferme Noire* n'alimente pas seulement les corps, elle nourrit le lien.

Un mercredi typique :

Cette journée ne sera pas représentative du mercredi trois juillet 2024, mais le reflet d'un mercredi typique de l'été. C'est précisément l'intensité de ce type de journées qui m'a mené à me munir de mon enregistreur. Journées chargées, fatigue intense au retour, ma prise de note ne suivait plus. Je rejoins Heidi au champ alors que les oies vaquent déjà librement. On rassemble et rince les cagettes éparpillées avant de nous répartir les espaces de récoltes, l'une va aux serres, l'autre au champ. Les récoltes sont rapportées au fur et à mesure auprès de la petite voiture. Il faut ensuite y faire entrer méthodiquement tout notre chargement : les cagettes de légumes, la balance encombrante, le joli panier d'osier tressé qui contient la caisse, le tabac, une bouteille d'eau, de quoi grignoter. Il faut aussi trier le matériel qui y séjourne déjà : outils divers, bottes, parasol de récup, pièces de rechange pour la voiture, etc. On cherche la juste place de chaque objet, les cagettes s'emboîtent comme un puzzle, un peu branlant. On repasse chez Heidi pour se changer et boire un café si le temps le permet avant de prendre la route. Arrivées à la *Casseroles*, on repère l'espace. On regarde s'il est possible de dresser la table dehors. S'il y a trop de soleil, il faut installer une table à l'intérieur et dessiner un panneau [tout le monde ne sait pas lire] pour annoncer le marché au quartier. Si le ciel est couvert, le coffre de la voiture sert d'étal. Les personnes déjà présentes nous saluent et rapidement, les cagettes et les conversations s'entrecroisent. Souvent l'étal n'est pas encore déployé et déjà les questions fusent « Bonjour, bonjour. Ça c'est quoi ? ». Une femme regarde les légumes et demande comment faire. Nawal, une femme du quartier, explique : « Non tu prends et tu pèses. Oui c'est comme ça » Elle répond en même temps au téléphone. Des voisines l'appellent pour savoir si le marché est déjà là. Elle fait circuler des photos de l'étal et presse ses voisines à faire leurs

courses. L'animation bat son plein, les enfants du quartier entrent et sortent [à vélo], chapardant une tomate au passage. Dans le bâtiment de la *Casseroles*, il y a une donnerie³⁹, entre les légumes à prix libre et celle-ci, il y a parfois confusion. Une voisine regarde une des tables près de l'étal « Et la table là, c'est à donner ? » On hésite. « A priori non... mais tu peux la prendre ». Elle explique qu'elle n'a pas de table à manger. Une autre lui répond : « Vas-y prends-la, qu'est-ce que tu attends » À côté, dans la cuisine, un petit atelier s'improvise, ça coupe, ça goûte, ça discute. Les personnes arrivent par petits groupes ou seules. Certaines viennent pour faire leurs courses, d'autres passent au hasard que ce soit pour la permanence ou pour une activité précise : réparation vélo, cours de boxe, atelier cuisine, ... selon les mercredis. D'autres parce qu'il y a toujours du monde pour discuter d'un évènement ou le préparer. Le petit marché est autant un lieu d'approvisionnement que de rencontres et de conversations. On y parle de contraintes, de pluie et de bon temps, de recettes, du pays, etc. Aux alentours de dix-sept heures, on commence à remballer les invendus et selon l'ambiance, on décide si l'on reste encore un peu partager un verre avec les personnes présentes ou s'il est temps de rentrer.

La particularité du mercredi est qu'il y a une tout autre dimension que celle des autres journées : l'horaire ! Le passage de la campagne vers la ville ne fonctionne pas de la même manière que l'inverse. Personne ne sera surpris de discuter ou de trouver à la ferme une personne en habits de travail souillés. En ville, le rapport est tout autre. Il nous est arrivé de partir sans avoir le temps de nous changer, c'est inconfortable. Plus tard dans la saison, le marché de *Peu d'Eau* commence, les journées se pressent encore davantage ; il faut tenter d'y être vers onze heures. *Peu d'Eau* est en périphérie d'une petite ville, il m'a semblé que quand on s'y présente en habit de travail, ça surprend moins. Ce qui rend ces journées particulières n'est donc pas seulement le marché lui-même, mais l'apparition

³⁹ Donnerie, sorte de friperie gratuite, permet à chacun de déposer ou prendre des vêtements selon ses besoins.

d'une autre temporalité. La journée ne peut plus être aussi flexible que ce que Heidi apprécie : se contenter de répondre aux contraintes « élémentaires⁴⁰» (Heidi, 1 juillet 2024). Le mercredi, il faut surveiller l'heure, accélérer certains gestes, renoncer par moment à ce qui se présente. Certaines choses attendront.

Jeudi quatre juillet 2024 :

Je retrouve Heidi au champ, elle a déjà sorti les oies, nettoyé et dégagé l'abri. Aujourd'hui, on désherbe les parcelles de choux. On retire les filets à piérides⁴¹, les choux sont très beaux mais l'excès d'adventices⁴² et de limaces peut les endommager et les fragiliser. On désherbe et papote jusqu'à ce qu'il se mette à pleuvoir. On repose les filets par-dessus les plants avant de vaquer à une nouvelle tâche. On part à la recherche de petits bouts de grillage à moutons pour renforcer les barrières qui protègent les parcelles maraîchères de la quête de nourriture des oies, mais aussi des chiens qui accompagnent les promeneurs empruntant le petit sentier qui borde le champ. Ce type de travail ne m'est pas agréable. On se griffe rapidement et mes doigts encore trop frêles éprouvent la solidité du métal. Les mains de Heidi sont impressionnantes et paraissent insensibles aux côtés des miennes. Malgré sa petite taille, elle déploie une grande force. Je m'agite, un peu démunie à ses côtés. La journée au champ est de courte durée, Heidi doit nettoyer et dégager sa cuisine pour le lendemain, je rentre chez moi peaufiner les recettes. Si ma présence peut alléger certains

⁴⁰ Lorsqu' Heidi explique les contraintes élémentaires : Elle peut se respecter et respecter les éléments. La seule contrainte, c'est la météo, elle apprécie. Pendant le travail, s'il y a des douleurs, il est possible de passer à autre chose, de faire une pause, d'aller chez les voisins. Faire face juste à des contraintes élémentaires, pas des contraintes de l'ordre du travail. Seule, c'est facile, donc voilà, ne nous mettons pas d'horaires fixes parce que c'est comme ça que je fonctionne. (Notes de terrain du 1 juillet 2024)

⁴¹ PIÉRIDE n. f. XIXe siècle. Emprunté, par l'intermédiaire du latin, du grec Pierides, « les Piérides », un des noms des Muses. ENTOM. Petit papillon diurne, blanc ou jaunâtre, dont les chenilles mangent les feuilles de certaines crucifères. Piéride du chou, du navet (Académie française, 9e éd.).

⁴² ADVENTICE adj. XVIIIe siècle. Emprunté du latin adventicius, proprement « qui vient du dehors », « supplémentaire ». Qui provient d'une action ou d'une circonstance accidentelle. PHIL. Vieilli. Qui a une origine extérieure. Idées adventices, par opposition à Idées innées. - BOT. Plante adventice, venue dans un lieu sans y avoir été semée (Académie française, 9e éd.).

travaux pour Heidi, elle modifie aussi profondément son espace vital. Habitée à travailler seule et à organiser ses journées au rythme du champ, je dois rester attentive à sa grande générosité mais également à son besoin d'air et de solitude. Il ne lui est pas facile d'exprimer ses limites, d'autant qu'elle craint de mettre à mal mon projet. Ma présence apporte en soi, son lot d'attentes implicites. On apprend à s'ajuster l'une à l'autre, on aménage des espaces de retrait. On en parle et nos routes se séparent pour l'après-midi.

Vendredi cinq juillet 2024 :

Ce matin, Heidi avait rendez-vous au champ avec Véro, l'amie qui nous a mises en contact avec l' AISBL⁴³ *Periferia* lors de l'évènement *Hepp* (Espace Public Partagé), organisé à Huy le vingt-sept avril 2024⁴⁴. Nous y avons participé et proposé notre *Cuisine Politique*. Elles récoltent les légumes nécessaires à l'évènement. J'arrive un peu plus tard, la maison de Heidi est ouverte et accueillante, toute propre et dégagée. Je n'ai aucun mal à me lancer dans la mission cuisine en son absence, tout est pensé pour permettre notre autonomie. Je prépare une grande marmite de bouillon avec toutes les fanes que je trouve : fenouil, carottes, céleri. J'y ajoute les oignons et les pelures de carottes. Elles reviennent avec Sylvano, le fils de Véro, chouette surprise. On organise nos tâches à l'aide d'une grande feuille et de marqueurs colorés_ Heidi aime ces grandes feuilles colorées_ ça permet à chacun de trouver sa place et d'agir selon son rythme et sans avoir à se référer à elle en permanence. La préparation de l'espace joue aussi en faveur de cette autonomie.

Ça doit être du plaisir (Heidi, vendredis 5 juillet, 2024)

Cette phrase résonne comme un mantra, Heidi la répètera souvent. L'ambiance est aux rires et aux bonnes odeurs. Chacun, chacune trouve son poste, coupe,

⁴³ AISBL : association internationale sans but lucratif.

⁴⁴ Pour en savoir plus : www.youtube.com/watch ou periferia.be/hepp-huy-espace-public-partage/

lave, touille, met la musique. À midi, on partage un repas où chacun a apporté quelque chose. Les préparations suivent leur cours, le temps file, finalement, l'heure est au repos car demain est une grosse journée. Étymologiquement, l'autonomie renvoie à la possibilité de « s'administrer soi-même dans un cadre déterminé » (Académie française, 9e éd.). Il ne s'agit pas d'agir seul, indépendamment des autres, mais bien d'agir avec ce qui nous entoure.

Samedi six juillet 2024. Place d'arme, Namur. *Silence, on parle* ⁴⁵ :

La place d'Armes de Namur s'est transformée en espace de parole, les récits s'enchainent et imprègnent l'espace publique, aucun passant ne semble pouvoir échapper aux récits qui résonnent dans la place : Exil, isolement, homophobie, difficultés économiques, expériences de grande précarité. Certains ralentissent, s'arrêtent un instant, bras chargés de sacs _ C&A, INNO, KIKO, EXKI _ avant de reprendre leur route. Sous une tonnelle, deux grandes tables nous servent de plan de travail et de service. On sert généreusement les assiettes, une fois, deux fois. On se réjouit Heidi et moi de l'opportunité d'offrir viande et légumes de la ferme cuisinés avec amour aux habitants des rues. Certains se laissent servir timidement quand d'autres se prêtent au jeu avec joie, réclament une deuxième assiette, un gâteau, un café, et profiter pleinement de l'instant. La *FourNilière* participe à l'*action* et sert de délicieux gâteaux cuits au four à bois. La journée a été intense, j'ai pris peu de notes. On a couru tout du long, tout en s'imprégnant des témoignages qui circulaient. Une fois le repas terminé, on commence à avoir plus de temps pour mieux échanger avec les personnes présentes. S'asseoir même un instant pour écouter pleinement un témoignage, une scénette de théâtre. Cette journée a été foisonnante en émotions et en rencontres, notamment celle avec Fari, active dans le collectif de *La Fourch'etc*⁴⁶, *UniPopia* (L'UNiversité POPulaire d'Ici et d'Ailleurs).

⁴⁵ periferia.be/quand-les-discriminations-sexpriment/

⁴⁶ On y reviendra, pour de plus amples informations : unipopia.org/fourchetc

Mardi neuf juillet 2024 :

Heidi est *super crevée*. Lors d'évènement comme ce weekend, elle « donne trop » (Heidi, 09 juillet 2024). Aujourd'hui, elle ne veut pas rentabiliser la journée, de toute façon, elle ne pourra pas être « efficace » (Heidi, *Ibid.*). La journée sera dédiée aux activités au ralenti, saluer Bernard et Luc, balader le troupeau d'oies vers les espaces qu'elles n'explorent pas. Heidi donne du grain aux oies, et m'explique :

En fait je ne suis pas obligée de leur donner du grain, je suis en train de leur faire passer le stade où ils ne vont plus manger que de l'herbe. Et là j'ai mis un tout petit peu de grain pour garder contact avec elles (Heidi, 09 juillet 2024).

La matinée se poursuit, Heidi me montre les lignes qu'elle à commencer à éclaircir la veille. La terre est noire et meuble, elle se travaille presque seule. On désherbe ensemble, on parle, Heidi m'explique sa vision de la ferme comme *outil écosystémique* :

C'est l'outil, c'est l'écosystème ferme qui va émaner dans des objectifs plus grands que produire de la bouffe et la vendre dans le grand marché habituel. Les outils concrets pour arriver à essayer de créer ce modèle qui j'espère bien fonctionnera, c'est la Cuisine Politique, c'est la reliance, ça c'est l'accueil et c'est le fait que la ferme peut partir en ville ou plus loin dans des endroits où il y a les gens mais les gens peuvent venir aussi. Il y a ça parce que ça crée des solidarités, ça crée du lien avec l'environnement, ça crée de l'accès en fait aux privilèges de pouvoir être dans la nature, de pouvoir être au contact d'animaux et d'action (Heidi, *Ibid.*)

Heidi ne pense pas la ferme comme une exploitation agricole au sens strict mais comme un écosystème relationnel. La production alimentaire y constitue une composante parmi d'autres : accueil, transmission, biodiversité, accès à une alimentation digne, solidarité et expérimentation. Il faut trouver un écosystème équilibré, social et environnemental : « T'as la qualité de la nourriture et tu as son accès » (Heidi, *Ibid.*).

Heidi regarde le sol et s'exclame « Oh, la belle ... limace ». Je lui demande si elle est capable de couper les limaces. Elle rit : « J'en suis au point où j'arrive même à les couper en deux avec les doigts » (Heidi, 09 juillet 2024).

La journée continuera à ce rythme, les lignes de cultures s'aèrent, ma compréhension du projet également.

Mercredi dix juillet 2024 :

Les foins ont commencé, la journée s'annonce chargée. On doit passer chez Bernard et Luc pour organiser le travail, la répartition des machines : faucheuse et andaineuse⁴⁷. Arrivées à leur ferme, on se laisse emportés par la conversation, assis sur le petit muret qui borde le petit verger et le poulailler. On est face au petit garage-hangar qui regorge de choses et d'autres, comme une très vieille voiture, des bassines, une cuve à mazout.

Heidi [demande à Luc] : Alors, les foins, tu en penses quoi ?

Luc : Bah je ne sais pas

Heidi : Moi non plus, j'hésite, mais je fais plus confiance à toi qu'à moi

Luc : Bah il ne faut pas

Les foins, c'est une histoire de météo. Cette année est particulièrement difficile. Luc dit qu'il y a eu beaucoup de pluie. Heidi se dit que maintenant il va faire sec quelques jours, elle a vu une météo en ce sens la veille. Luc répond que ce n'est pas sûr, qu'il vaut mieux attendre, ou alors faire par petites quantités, s'il y a des pertes, elles ne sont pas trop grosses. Heidi lui dit « ah bah voilà, j'ai appris quelque chose », Elle parle de faucher une bande de pré fleuri. Luc rigole et lui dit que c'est trop petit. Elle se ravise, « de toute façon c'est trop mouillé » et Luc, « que non, ce n'est pas grave, ça sèche après ». On aperçoit Bernard qui s'installe

⁴⁷ Faucheuse : Machine agricole utilisée pour couper l'herbe des prairies. Andaineuse : Machine utilisée pour rassembler l'herbe coupée en rangées appelées andains (Académie française, 9e éd.).

devant l'ordinateur. Il cherche une preuve de paiement d'une terre qu'il loue à un baron de la région et qui les soupçonne de ne pas avoir payé les cinq dernières années. Mais ça va, ils ont retrouvé les preuves, tout est bien en ordre. Bernard sort de la maison et on se met à papoter. On parle de tout et de rien. On rigole beaucoup avec eux, on rigole toujours beaucoup. Bernard me dit que les moissons ont commencé et qu'il faut être attentif car ce sera probablement au même moment que les foins. Il m'explique que les cultures sont trop petites et qu'il va falloir faire des achats de nourriture pour le bétail mais que le prix de vente des cultures seront probablement meilleurs vu le faible rendement. Il se lance dans une longue explication des logiques alimentaires, je comprends que Les Blancs Bleus demandent une alimentation compliquée et sophistiquée. Il rebondit ensuite sur la ferme de son enfance. Son récit est teinté d'anecdotes historiques et farfelues qui nous valent de bons éclats de rire à tous les trois : Le conflit qui faisait rage entre les catholiques et les communistes, Bernard et Luc étant à cette époque enfants de chœur à l'église du village, ils avaient la charge d'assurer une température agréable pour les messes, le curé qui arrivait toujours en retard, les communistes, soupçonnés d'avoir sabotés la chaudière ; les jeux de passe-passe avec les chaises de l'église entre les jeunes et les vieilles dames ; l'instituteur qui faisait redoubler les élèves pour sauvegarder l'école qui avait grande peine à garder le nombre d'élèves suffisant pour justifier son maintien, etc. Finalement, la pluie stoppe le récit, heureusement que les foins n'ont pas été commencés ! On part faire les récoltes pour le petit marché de l'après-midi à la *Casserole*. Pendant que l'on mange notre pique-nique, Heidi me parle de Bernard et Luc, de leurs naissances à la maison, assistées de leur grand-mère, de leurs études, pour Luc, ingénieur à Louvain-la-Neuve, et pour Bernard vétérinaire à Bruxelles, à la ville, Bernard avait peur. C'est aussi comme ça que j'apprends que Luc a d'abord travaillé au chemin de fer à Namur, avant de venir aider Bernard à reprendre la ferme. On s'en retourne à la suite de la journée, récolter les légumes qui ont réussi à pousser malgré le froid, les limaces et les escargots. Je m'étonne de la quantité de légumes que l'on trouve lorsque l'on prête attention : en marchant dans le champ, on ne réalise pas qu'il y a autant à

manger. On doit y aller, le temps file. Le téléphone sonne, c'est l'architecte qui travaille sur le permis pour la construction du hangar. Heidi regrette de n'avoir pas eu le temps de se changer et de prendre une douche. Elle doit repenser son organisation. Plus tôt dans la journée, Heidi avait précisé qu'elle aimerait être propre pour le petit marché « c'est du respect aussi ». On rit quand on arrive à la *Casseroles*, car justement un petit garçon nous accueille à la sortie du véhicule et nous dit : Vous êtes vraiment toutes sales. Heidi lui répond : Ben oui, on vient du champ et on n'a pas eu le temps de se laver et de se changer. le petit garçon lui demande si elle a une douche, Heidi acquiesce et lui demande : Tu trouves qu'on aurait dû faire attention ? Il lui répond que oui.

La *reliance* ville/campagne ajoute son lot d'exigences. Trouver le temps de se changer ou de se doucher passe finalement au second plan. Les liens de l'instant, restent privilégiés, les récits de Bernard et les apprentissages de Luc, suspendent toute urgence. Si ce n'est un récit, ce sera la pluie ou le soleil ; s'ajuster aux impératifs de l'instant quels qu'ils soient semble faire partie du savoir agricole ou paysan. Probablement que, quel que soit l'aménagement du temps, tout maîtriser n'est simplement pas une option.

Vendredi douze juillet 2024. Camping à la ferme :

Ce midi commence le camping à la ferme, c'est une première. Cette idée vient de Malo et Sophie, membres actives du collectif de la *Casseroles*. Le concept est d'ouvrir la ferme pendant quelques jours afin de permettre aux personnes proches qui le souhaitent de venir se poser, dormir sous tente, marcher, jardiner, ou simplement ne rien faire. Voici l'email d'invitation :

À toutes celles et ceux qui en ont besoin, portes ouvertes pour prendre soin de nous, se reposer, rire et vivre avec les herbes folles, les oiseaux, les lièvres ou les tomates sous le soleil. Vous pouvez y trouver ce qui vous fera du bien, je l'espère, comme une bonne trêve entre les batailles. Bienvenue.

Pour que ce soit chouette, il y aura des cartes de repères et de balades, de l'eau potable, des toilettes, un QG à l'abri, des prairies pour les tentes, une maison pour la douche et la cuisine, la forêt, la rivière, la carrière

pour nager, des livres, des jeux, des propositions de trucs à faire ou ne rien faire...

Ouverture du 12 à 12h jusqu'au 20 à 20h

(Mail du 12 juillet 2024)

Ce matin, Heidi, Malo, Sophie et moi parcourons les espaces pour imaginer l'installation pratique. Heidi a imprimé une carte des alentours et commence à dessiner les repères : le champ, la maison, la douche, les toilettes, la rivière, la carrière où l'on peut nager, les chemins dans les bois, les collectifs voisins. On cherche ensemble les chouettes endroits possibles pour poser les tentes, sous le vieux chêne, près des haies, dans la prairie du *Chèvre-Feuille*⁴⁸. La carte devient peu à peu un petit plan de repérage pour celles et ceux qui arriveront. On ressent aussi la magie des lieux, passages de renards et de sangliers, chemins de balades, plan des planches de légumes, le petit banc d'où l'on regarde le coucher du soleil. Le temps file, Malo et Sophie doivent partir pour une réunion à la *Casseroles*. Nous nous replongeons dans le rythme des foin. Manipuler tracteurs et barres de fauche, courir à gauche à droite entre les différentes prairies ou les véhicules abandonnés en bord de route clefs sur le contact, réparer les vieilles machines qui peinent à suivre, se coordonner :

On se partage le travail parce qu'il faut faucher, mais après il faut aller retourner le foin puis il faut encore repasser avec une pirouette. Enfin non il faut la pirouette pour le retourner une fois puis après il faut le mettre en tas avant de le balloter (Heidi 15 juillet 2024)

L'ambiance des foin imprègne le village, les tracteurs n'arrêtent pas de passer dans tous les sens ! On rejoint Luc sur le bord de route, il est en panne sèche. Il saute dans la voiture de Heidi pour aller chercher des bidons de carburant et redémarrer le tracteur. Pendant son absence, on sécurise la route car l'emplacement du tracteur n'est vraiment pas idéal. Luc revient, on redémarre

⁴⁸ Exploitation familiale d'environ 100 chèvres et fromages en bio sur 12 ha dans le Condroz namurois au cœur d'une nature sauvage et étonnante. (Jecuisinelocal. (s.d.). *Chèvre-Feuille*) La ferme a récemment cessé son activité, laissant certaines terres et machines à disposition des amis voisins.

vers la prairie à pirouetter⁴⁹ qui se trouve à peine à cinq cents mètres de là. Heidi grimpe dans le tracteur avec Luc, ils s'en vont le temps de deux trois tours de prairie qui rappelleront à Heidi la façon de procéder. Le moteur vrombit, les bras de l'andaineuse descendent, ils s'élancent et s'éloignent, longent le bord de la prairie avant de disparaître derrière la haie. J'entends leurs voix par-dessus le potin du tracteur. Quand ils reviennent, ils me font grimper avec eux, je m'installe sur le fauteuil arrière, le pied enfoncé dans la paroi pour ne pas basculer hors du tracteur. Heidi avance sous le regard attentif de Luc. Je suis fascinée par le mouvement de l'herbe animée par l'andaineuse. L'herbe qui se meut dans un mouvement de houle me donne la sensation d'être sur une mer dorée. Je me laisse emporter par la houle, oubliant un instant l'apprentissage en cours et le vrombissement du tracteur. En coin de prairie, Heidi peine à changer de vitesse, inquiète d'effectuer le tournant tout en maintenant la ligne. Chaque erreur se répercute sur le reste du travail, le temps d'ajustements laisse moins de temps pour la suite.

Luc descend, il doit s'occuper des bêtes, on prend la main. Ces moments d'apprentissage sont précieux pour Heidi :

Il m'explique des trucs que tu ne trouveras jamais dans aucun livre ! comment faire les demi-tours dans le fond du champ pour que tout le champ soit fait. Il y a plein de techniques en fait, c'est dur de savoir ça, on t'explique plein de trucs sur plein de choses mais on ne t'explique pas le savoir-paysan (Heidi, 15 juillet 2024)

J'assiste Heidi tant bien que mal. Ce n'est pas simple, il y a plein de trous dans la prairie, des vieux tas de mauvais foin et des troncs qui n'ont pas été dégagés et qui compliquent le travail. Ces éléments sont typiquement le résultat des choses laissées là faute de temps. Heidi manque encore d'assurance dans les manœuvres et la pluie menace. Pourtant tout se passe bien. On finit. Quelques personnes s'installent déjà dans la prairie du grand chêne. Nous retournons

⁴⁹ Pirouetter se fait à l'Andaineuse.

chacune chez soi, au calme, pour une nuit de sommeil réparateur. Le reste de la semaine sera rythmée par les nombreuses allées et venues au camping, les soirées au coin du feu et les foins.

À la fin du mois, Heidi se dira crevée mais heureuse. Subsistance, transmission et soin des relations semblent continuellement se mêler. La ferme apparaît alors dans son ensemble écosystémique, fragile et tentaculaire.

Ce chapitre n'est pas représentatif du rythme annuel de la ferme. D'autres périodes sont plus calmes comme l'hiver, l'été est particulièrement intense, les intersaisons sont des périodes entre-deux. La ferme comme *outil écosystémique*, c'est ce grand ensemble qui permet d'agencer concrètement ce qui compte sans se laisser mener entièrement dans les logiques de rentabilité. Maintenir le projet avec *l'outil écosystémique* en garde-fou augmente considérablement la charge de travail et multiplie les imprévus. Heidi fonctionne aussi avec peu de moyens, utilise des outils de récupération ou à bas prix qui demandent de nombreuses réparations. Trouver le temps de comprendre les pannes ou de trouver l'aide adéquate ouvre davantage aux imprévus, rend l'interdépendance plus effective, multiplie les occasions d'entrer en relation, mais, ne facilite pas la tâche. La *reliance écosystémique* est au cœur de cette biodiversité étendue de la *Ferme Noire*. Bidouiller, prendre le temps de se saluer, de s'entendre, d'échanger sur la technique adéquate, partager ses outils, accueillir ne permet simplement pas d'agir dans une dynamique de rendement et de rentabilité. L'autonomie régulièrement mise en avant, vise l'indépendance, certes, mais en relations. C'est la ferme comme *outil écosystémique* qui offre la possibilité d'habiter le monde, poétique autant que politique.

2.3 Désirs et sens commun : conclusion de mi-parcours

Le sens est pour les êtres humains affaire de comparaison. Les parties prennent un sens les unes par rapport aux autres, et ce processus implique toujours de faire référence à un ensemble (Graeber, 2023 : 143)

Ce chapitre a permis d'entendre ce à quoi Heidi, Luc et Bernard accordent de l'importance et tentent de maintenir, transformer ou rendre possible. Et comment ces aspirations prennent corps dans leurs gestes et en relations.

Le *Soyons ferme* a constitué un point d'entrée précieux parce qu'il révèle l'engagement que Heidi associe au *travail* de la terre et montre que *travailler* la terre engage une manière de tenir une place, de faire relations et d'ouvrir un espace de lutte.

L'*être ferme* renvoie aux sensibilités qui traversent nos existences et donne sens à ce qui compte, ce qui mérite d'être maintenu.

L'*outil écosystémique* a montré ce qu'implique le choix de maintenir les relations au cœur de la pratique.

Ces trois points pensés avec le prisme de Hannah Arendt (2020) permet de mettre en évidence ce que l'*être ferme travaille* et fabrique son monde à partir de ses sensibilités. Il *œuvre* à la portée de ses aspirations, provoque par ses actes le débat dans l'espace commun. On peut comprendre *l'œuvre*, *l'action* et le *travail* séparément, mais on constate ici que l'un ne va pas sans l'autre. L'*outil écosystémique* est une pratique politique⁵⁰ consciente, qui agence l'être *poïétique* _ qui fabrique/travaille un monde_ à partir de son être *poétique* _ sensible, attaché, politique _ qui extériorise par *l'action*_. *Travail*, *œuvre* et *action* s'entremêlent constamment.

Penser la ferme comme *outil écosystémique*, pour Heidi, c'est refuser de céder en réduisant sa pratique à une économie de subsistance. Ne pas céder la

⁵⁰ POLITIQUE adj. XVe siècle. Emprunté, par l'intermédiaire du latin *politicus*, « relatif au gouvernement », du grec *politikos*, « qui concerne les citoyens, l'État », lui-même dérivé de *polis*, « cité ». (*Ibid.*) Il est intéressant d'apporter aussi la définition ancienne et aristotélicienne : 1. Anciennt. Relatif à la vie collective d'une communauté d'hommes vivant sous les mêmes lois. Pour Aristote, l'homme est un animal politique. Ne s'emploie plus guère que dans l'expression Économie politique, science qui étudie les faits relatifs à la production et à la répartition des richesses d'une nation. (*Ibid.*). Comprise selon les termes d'Aristote, l'homme en animal, inclut l'homme dans des relations plus vaste que celle de la sphère propre à l'homme. (*Ibid.*)

politique aux politiciens, les rêves aux utopistes, les corps au service de la rentabilité.

Sans doute le plus grand des défis est-il de regarder le monde à travers un prisme héraclitéen, ou si l'on préfère dialectique (Graeber, 2023 : 388)

Une approche *dialectique*⁵¹ du monde porte l'attention sur les contradictions, les ajustements et les conflits qui participent à la fabrication de toutes formes sociales. Le mouvement de ces structures, elles-mêmes en mouvement continu et investies de sens par celles et ceux qui les constituent.

Les récits de Bernard et Luc rendent cet aspect très palpable, le monde agricole a changé, la vie du village aussi et s'adapter n'est pas aisé. Se maintenir demande parfois d'agir en contradiction avec ses propres aspirations ou affinités.

Pour Heidi, les aspirations qui habitent son désir de *travailler* la terre est tout autre. Le projet en est à ses débuts, elle ne lutte pas pour maintenir une ferme, elle crée et s'offre la possibilité de se maintenir au plus près de ses aspirations. Pour Bernard et Luc, l'heure n'est plus à l'étendue compétitive de la ferme, il est question de lever le pied tout en se maintenant dans le mode de vie et préserver l'œuvre familiale. Ensemble, petit à petit, ils font chemin et agencent leurs pratiques aux nécessités et sensibilités des uns et des autres. Leur association a quelque chose de fragile et d'improbable.

La *poïétique* d'une ferme en lutte n'a rien d'exceptionnel. Elle se loge dans une attention portée aux sensibilités respectives, à cette *multitude d'histoires* qui composent notre monde et permettent à différentes formes de solidarité de se répondre, en pratique. Le projet a quelque chose du suicide économique, que ce soit pour Heidi, Bernard et Luc, le travail se fait, mais l'organisation du *travail* n'a rien de purement rationnel. Vivre du *travail* de la terre reste avant tout agir en

⁵¹ Selon Antidote la dialectique désigne un « Art de raisonner, de discourir en utilisant une méthode d'analyse de la réalité qui met en évidence ses contradictions et cherche à les dépasser » (Académie française, 9e éd.).

relations. Le bulldozer capitaliste n'écrase pas tout, il reste de nombreuses lignes de fuites qui permettent d'agir sans avoir à s'extraire complètement. La *Ferme Noire* embrasse la tension, elle s'autorise à être à la fois dedans et dehors afin de prendre part malgré tout à ce qui semble nous échapper et nous résister.

Le chapitre suivant va quitter l'espace poétique de la ferme et s'imprégner de ce qu'il se passe dans les aspects fonciers, économiques, administratifs et collectifs, afin de comprendre la *Ferme Noire* dans son ensemble tentaculaire et fragile.

Chapitre 3 : *Poïétiques enchevêtrées*

Les espèces compagnes⁵² sont toujours définies par ce·ceux·celles qui les mettent en relation car c'est ce processus qui les fait émerger dans la matérialité du monde (Harraway *in* Grandjean, 2023)

Rencontrer Bernard et Luc a constitué une aubaine pour Heidi. Cela faisait trois ans qu'elle était sans terres. Ils lui proposent alors de lui louer les terres qu'ils utilisent peu. Heidi leur fait tout de suite part de son refus de se retrouver dans une nouvelle situation de dépendance et de précarité. Ils répondent à son inquiétude en lui vendant quarante ares de terres afin qu'elle puisse posséder l'espace nécessaire à l'installation des infrastructures de base du projet. « Plus jamais ⁵³ », répèteront-ils régulièrement par la suite. Vendre la terre semble hérétique, comme s'il s'agissait de vendre une partie de soi-même, le fruit du *travail* accumulé au fil d'une vie. Le reste des terres demeurent en location sous bail de ferme.

L'accès à la terre ne constitue qu'une première étape, *travailler* la terre ne suffit pas à être reconnu par les institutions agricoles qui régulent l'accès aux droits associés. Le métier d'agriculteur est accessible à tous _ la profession non protégée⁵⁴ _ cependant, l'accès aux aides financières et législatives nécessite de posséder un numéro de producteur. Pour l'obtenir, il faut avoir suivi des

⁵² Espèces compagnes : terme qui désigne la manière dont deux espèces différentes peuvent se montrer capable d'ajuster mutuellement leurs comportements, de tisser des liens affectifs et de partager une existence commune. (Peuch, 2020).

⁵³ Ne pas l'entendre comme l'expression d'un regret — ce n'est pas le cas — mais bien comme l'ampleur du geste que cela représente.

⁵⁴ Certaines professions sont réglementées et ne peuvent être exercées que par des personnes qui remplissent certaines conditions. [...] Il existe différents niveaux de pouvoirs en Belgique qui peuvent imposer des formalités. Celles-ci peuvent différer en fonction de la Région pour lesquelles elles sont valables. (belgium.be)

formations en « techniques(A) et gestions(B) agricoles »⁵⁵. Ce numéro ouvre l'accès à certains dispositifs comme les aides de la PAC (Politique Agricole Commune), les droits de superficie ou encore les aides à la mise aux normes liées aux exigences sanitaires et agricoles. Heidi décrit cet univers comme un véritable dédale dans lequel, connaître le jargon et pratiquer le métier fluidifie chaque démarche. Sans ça, on ne te prend pas au sérieux, il devient encore plus périlleux de réussir à obtenir un permis de bâtir agricole ou toutes aides nécessaires à l'installation. À cela s'ajoute l'ensemble des démarches liées au statut d'indépendant et la maîtrise des obligations législatives et comptables. Et tant d'autres aspects bureaucratiques et administratifs.

Le hangar est construit depuis peu, il reste maintenant à le raccorder au réseau électrique. Quelques poteaux électriques passent à quelques mètres à peine du hangar. La visite du représentant de l'AIEG (Association Intercommunale d'Étude et d'Exploitation d'Électricité et de Gaz) a duré à peine quinze minutes, il est catégorique, la ligne n'est pas adéquate, il faut aller en chercher une autre qui se situe à quelques kilomètres, pour un coût d'environ dix ou quinze mille euros. Pour connaître le coût exact, il faut faire une expertise budgétaire et obligatoire qui coûte à peu près mille cinq cents euros. Il nous explique que dans le cadre de projets agricoles, l'accès à une ligne électrique est à la charge du propriétaire. Heidi fulmine, le permis a été accordé, comment c'est possible qu'ils n'aient pas signalé ce risque. Elle appelle le bourgmestre et le rencontre. Elle défend son projet, met en évidence l'accueil des jeunes de *Peu d'Eau*, la production alimentaire. Le projet est là, visible, utile. Heidi défend sa place. Le bourgmestre lui exprime son soutien et explique que la commune a déjà reçu des plaintes,

⁵⁵ Le Service public de Wallonie reconnaît officiellement des centres de formation professionnelle agricole et leur octroie des subventions [...] Il s'agit d'une filière alternative à l'enseignement de plein exercice. Ainsi, les cours et stages s'adressent notamment aux personnes qui n'auraient pas suivi un enseignement à finalité agricole ou agronomique. Ils leur permettent d'acquérir le bagage suffisant pour se lancer dans un projet d'installation. Ils ouvrent également l'accès aux aides financières accordées par la Wallonie dans le domaine agricole. (wallonie.be)

mais que c'est l'AIEG qui reste maître de la décision finale. Il envoie tout de même un mail pour appuyer la demande de Heidi. Malgré cela, la demande est refusée. Il faut faire un choix : supporter les frais d'expertise et de raccordement ou se lancer dans un projet autonome et installer des panneaux solaires. Tout cela demande des fonds et du temps que la ferme n'a pas, mais il y a moyen de mobiliser un autre réseau, les amis, les amis d'amis ainsi que toutes les personnes liées de prêt ou de loin au projet. Le hangar trouvera sa lumière d'une façon ou d'une autre (carnet de terrain, février 2026). La *Ferme Noire* se déploie au sein d'un ensemble de contraintes auxquelles il faut constamment répondre et s'ajuster pour pouvoir continuer.

Le chapitre précédent nous a permis de comprendre les ancrages des *poïétiques* de terrain que sont les trajectoires individuelles et historiques, les sensibilités et engagements qui en découlent, et enfin les gestes et rencontres actuelles. Nous avons pu constater combien l'accès à la terre et aux ressources matérielles conditionne la possibilité même de vivre du *travail* de la terre, ainsi que l'inégale distribution des ressources par laquelle se rejouent constamment les inégalités économiques et sociales. Les données recensées dans le chapitre deux reflètent majoritairement l'immersion de l'été 2024. La partie à venir étend la monographie à l'ensemble des données de terrain accumulées au fil de l'année et demie d'enquête de terrain. La *Ferme Noire* en était à ses débuts lorsque j'ai entamé l'immersion. Depuis, elle s'est considérablement transformée. Étendre l'analyse sur un temps long, permet de mieux cerner ce qui en constitue les forces et les fragilités.

Parce que faire du *travail* de la terre un acte de rencontre et d'entraide, _ choisir de relier sa pratique au politique _ , c'est choisir d'interagir avec les cadres institutionnels. Il y a ce désir de pouvoir agir quant au commun, rappeler ce nous qui le constitue, la pluralité de sens et de réalités comme autant de significations politiques qui comptent et se constituent en parties prenantes. Ces aspects seront abordés au second point « Une réalité qui résiste », avec les différentes alliances qui permettent à la *Ferme Noire* d'agencer *travail* et politique.

Comprendre aussi ce que ça implique : « de simultané et dissonant [et] offre comme possibilité de tisser des histoires » et de prêter attention à ce qui, dans ces situations, est toujours en train de se refaçonner (Tsing, 2017 : 60-61).

3.1 Réalité fragmentée

L'économie domestique ne se laisse pas "saisir" isolément, hors de toute compromission avec les institutions majeures auxquelles elles sont toujours subordonnées (Salhins, [1972] 2021 : 144)

L'économie te revient toujours dans la gueule, tel est le constat amer formulé par Heidi lorsqu'elle m'explique l'expulsion du *Chant des Sauvages* :

À tous les niveaux. Tu vois que les pauvres restent pauvres, les riches restent riches, rien ne bouge. Toi, tu fermes la baraque. J'avais travaillé avec plein d'associations, ils m'ont tous dit au revoir, bon courage (Heidi, 15 juillet 2024)

Ces mots introduisent le manque de confiance que Heidi porte aux institutions. Ils introduisent également ce qui semble se répéter au fil de son parcours, la question de la continuité qui semble constituer un socle de cohérence entre vie et *travail*.

Elle m'explique qu'elle aurait pu louer et construire sur le terrain d'autrui, « Mais c'est un rapport hyper violent ! » :

Je ne pourrai jamais regarder un hangar sur un terrain où je cultive et où je dédie ma vie avec un œil d'amortissement. La question n'est pas seulement technique. Elle touche à l'ancrage. À la manière dont on relie travail et vie (Heidi, 15 juillet 2024)

Institutionnellement, tout est prévu, l'amortissement du prix de construction selon le temps d'utilisation, lorsqu'il s'agit de partir avant la fin du contrat de bail, la partie restante est récupérée. Le *travail* presté est mesuré et donc traduit dans une logique de mesure économique qui prend en compte l'investissement réalisé, l'usage et la valeur récupérable. L'attachement au lieu et ce qui y a été vécu, n'a ici aucun poids de mesure. Je lui ai demandé si elle avait fait appel à

*Terre en Vue*⁵⁶. Elle les a contactés, mais l'association fonctionne dans cette même logique, c'est un mouvement qui agit en faveur d'une agriculture de production. La terre est fournie pour l'exercice du métier, après, il faut partir :

Tu te casses. Et moi, je n'imaginais pas ça. J'imaginais quelque chose de pérenne. Et peut-être que je partirai. Mais en tout cas, par exemple, je me dis : lié à la terre, lié au nouveau, lié à l'ancien. C'est ce qu'on est en train de vivre ici avec Bernard et Luc. Bernard et Luc, ce sont les anciens. On transmet. Maintenant, c'est moi. Il y a déjà des jeunes qui sont là. Et donc, c'est tellement peu intéressant de fonctionner dans un système de production, comme on l'appelle (Heidi, 13 décembre 2025)

Les outils de mesures restent distants des aspects propres à l'œuvre. Ce type de formules ne correspondent pas aux aspirations de Heidi, transmettre le *travail* d'une vie et les savoirs accumulés. De toute façon, me dit-elle, à l'époque où elle a contacté *Terre en vue*, ils n'avaient pas les fonds nécessaires à l'achat de nouvelles terres, mais lui ont fourni d'autres pistes. Elle s'est renseignée et a rencontré un propriétaire fortuné qui proposait une mise à disposition de terre sous conditions. Elle y a vu une relation de dépendance : « c'était trop pourri, il pouvait avoir une partie de la production. Il décidait de tout. Ils m'ont proposé d'aller faire la bonniche. C'est hyper aliénant⁵⁷ » (Heidi, *Ibid.*). La définition du terme aliéner est intéressante : rendre autre, rendre étranger et même rendre fou ; priver de raison ; elle met en exergue la violence d'une lecture purement économique d'une pratique. Les conditions d'accès à la terre qu'à rencontrer Heidi jusque-là l'amène toujours dans cette même impasse, produire oui, s'attacher non. Les projets peuvent être rentables mais pas viables. Toutes propositions la renvoient aux mêmes inégalités sociales :

⁵⁶ Terre-en-vue est un mouvement qui rassemble les agriculteur-rices, les citoyen-nés et les pouvoirs publics pour défendre nos terres agricoles nourricières et en faciliter l'accès aux fermes agroécologiques, biologiques et locales. (terre-en-vue.be)

⁵⁷ ALIÉNER v. tr. (se conjugue comme Céder). XIII^e siècle, comme terme de droit. Emprunté du latin alienare, « rendre autre, étranger » ; « égarer l'esprit » [...] S'aliéner à quelqu'un, lui faire abandon de sa personne. 3. Éloigner de soi ; faire perdre la bienveillance, l'affection, l'estime de. [...] 4. Très vieilli. Rendre fou ; priver de raison. Ses malheurs lui ont aliéné l'esprit. (Académie française, 9^e éd.)

Le plus impressionnant, par exemple, c'est un projet où ils étaient déjà 12, 15, 20. Ils avaient les moyens, vu que c'étaient des bourgeois, écologistes évidemment, c'était tendance. C'était un habitat groupé, ils avaient de la terre, au moins un hectare de maraîchage, et en fait, au fil de la réunion, tu comprends qu'eux, ils ne savent rien faire. Ce sont des informaticiens, des profs de yoga, ils ont un hectare, qu'ils veulent mettre en maraîchage, comme ça, le maraîcher peut gagner sa vie, mais il doit nourrir l'habitat groupé. Et tu te dis, mais en fait, je vais aller travailler chez eux, pour eux, ou peut-être chez moi, je n'en sais rien, mais moi je ne marche pas là-dedans. Je veux quelque chose d'égalitaire, tu vois. Ils veulent faire un truc écologiste, mais ça ne veut pas dire qu'ils veulent faire un truc social, ils sont hyper individualistes, ils se protègent, ils mettent leurs billes (Heidi, 13 décembre 2025)

Heidi recense la répartition inégale des possibles, certains ont la terre, les capitaux qui leurs permettraient d'expérimenter. Elle n'accède à ces espaces qu'à condition d'accepter l'aliénation et de vendre son travail. Les aspirations écologiques n'offrent pas plus d'espaces égalitaires.

Lorsque Bernard et Luc lui proposent de la terre, les inégalités persistent mais l'installation devient possible avec son lot de complexités juridiques : deux propositions s'offraient à eux : un bail à ferme de neuf ans reconductible ou de vingt-sept ans, plus sûr mais plus coûteux car elle se fait par voie notariale. Ils ont finalement opté pour un bail de neuf ans. Heidi a acheté les quarante ares avec ses économies. Pour construire son hangar, il lui a fallu constituer un permis de bâtir agricole. La veille du dépôt de permis, je retrouve Heidi soucieuse, elle doit encore rédiger le texte de présentation du projet : « je dois mettre un petit texte pour dire ce que je fais. C'est quoi le projet. Et je déteste faire ça » (Heidi, 15 juillet 2024). Elle m'explique qu'elle a mis six mois à rédiger la demande d'avis préalable d'urbanisme, cette étape supplémentaire est anxiogène : « j'ai une angoisse par rapport aux administrations. J'ai une angoisse par rapport à la civilisation » (Heidi, *Ibid.*). Cette angoisse revêt des peurs, celle d'être *salie* et celle du refus. Ce sentiment vient de son expérience de travail à la commune de Perwez, elle y remplissait de nombreux appels à projet :

Ce sont des grosses salades de mots, des appels à projets théoriques, bidouillés, avec des fleurs à toutes les phrases. Je ne supporte plus de

faire ça. J'aimerais bien être fidèle à moi-même [...] je ne supporte plus de mentir et de me salir (Heidi, *ibid.*)

Le projet doit être recevable pour l'institution qui l'évalue et il sera reçu. Il lui faut encore trouver les fonds. Pour cela, elle sollicite l'administration agricole afin de bénéficier du système d'aide à l'investissement. Elle a son numéro de productrice, elle y a droit, reste à correspondre aux critères vertueux, basés sur un système de points à cocher. Elle m'explique qu'obtenir ces aides est extrêmement complexe, l'administration reste distante et offre peu de soutien alors que les dossiers sont lourds à compléter. Ils engagent des frais sans aucune garanties d'aboutissement. Pour Heidi on te renvoie toujours à la dépense et donc à la rentabilité : « Tu veux être en lien avec la terre, et on te ramène en permanence à l'économie » (Heidi, *ibid.*). Ces aides s'avèrent néanmoins indispensables et imposent une forme de cadre et de pression. S'ajoute à ça la demande de prêt bancaire. La précarité financière du projet ne joue pas en sa faveur, Heidi joue de sa répartie et d'audace. Il y aura de nombreux allers-retours entre elle et les banques. Finalement, une banque accepte alors que la construction du hangar touche à sa fin. L'entreprise de construction a choisi de lui faire confiance en toute connaissance de cause. Il faudra encore trouver les fonds pour le raccordement électrique, la construction de la cuisine et l'espaces de vente ainsi que leur mise en conformité.

Tous ces dispositifs administratifs opèrent selon des « catégories simplifiées » qui rendent les situations lisibles pour l'institution, au prix d'une réduction de la complexité des projets (Scott, 2021). Les activités comme la *reliance*, la *Cuisine Politique*, le prix libre peinent à trouver place dans ces cadres. Le projet doit être reformulé pour être recevable et abandonner une part considérable de ce qui en constitue le sens. La *Ferme Noire* est partiellement recevable d'un point de vue administratif, elle cède une réalité fragmentée, le tri est énergivore, salissant. Naviguer parmi ces institutions demande de garder pour soi la cohérence du projet.

Les contrôles imposés aux fermes prolongent ces logiques, Bernard en formule très clairement certains non-sens :

On paye l'AFSCA⁵⁸. Le contrôle. Mais ce n'est pas quelqu'un qui t'aide. Tu payes pour quelqu'un qui vient te contrôler et qui te mettra des amendes. C'est un non-sens. C'est comme payer l'avocat de la partie adverse (Bernard, 15 juillet 2024).

Il est vrai que le coût de ces contrôles revient aux producteurs ainsi que les éventuelles sanctions et mises en conformité qui s'imposent. Cette logique semble avoir commencé avec l'arrivée de la PAC (Politique Agricole Commune) dans le contexte d'après-guerre. Bernard et Luc expliquent que l'aide a d'abord été accueillie positivement, mais que progressivement il y a eu les règles de conformités, la concurrence et rapidement, la surproduction et la pression à l'agrandissement :

On en a profité. On venait vous voir. Nous on décidait. On avait l'occasion de s'agrandir. On achetait. Il y avait une terre qui était là. On dit on va la prendre. On va l'acheter. Au début ils donnaient des aides. Maintenant c'est fini ça. Mais du coup comme tu as plus de terre, tu as besoin de plus de tracteurs. Tu risques l'endettement. La plupart des gens ne voulaient pas s'endetter (Luc, *ibid.*)

Les aides institutionnelles existent afin de permettre aux agriculteurs de se mettre à jour face à l'afflux des normes agricoles ; et forcent subversivement, à devenir compétitif et bureaucratique. Registre de troupeau⁵⁹ et boucles d'identification animale⁶⁰, carnets de cultures, contrôles sanitaires, etc. Certains en ont profité et se sont agrandis, nombreux n'ont pas pu _ ou voulu suivre _, « les vieux n'ont pas été remplacés » (Luc, *ibid.*). Luc en donne une image frappante

⁵⁸ Agence Fédérale pour la Sécurité de la Chaîne Alimentaire en Belgique.

⁵⁹ Le projet d'arrêté royal relatif à l'identification et à l'enregistrement des ovins, caprins et cervidés stipule aux éleveurs leur obligation de tenir un registre de troupeau, sur papier ou sur support informatique. L'éleveur doit notamment y mentionner l'identité Sanitel des animaux présents dans son élevage, leur origine ainsi que leur destination lorsqu'ils quittent l'exploitation. Les informations doivent être conservées par le responsable pendant 5 ans minimum et doivent pouvoir être présentées à toute demande de l'autorité de contrôle compétente. (Vandiest, 2005)

⁶⁰ La législation belge prévoit actuellement que les bovins, ovins, caprins et porcins doivent être identifiés à l'aide de moyens d'identification visuels tels que des boucles auriculaires (favv-afsca.be, 2024)

lorsqu'il évoque un contrôle durant la période du Covid pour trois bêtes auxquelles il manquait une boucle :

Quelle affaire, quel drame ! En pleine période de Covid, on avait trois bêtes à qui il manquait une boucle. Alors que... Quand on est dans un endroit comme l'épidémie mondiale, ils se sont tracassés pour ça (Luc, 04 octobre 2025)

Le contraste entre la gravité du moment pour Luc et le zèle apparent du contrôle, montre comme les structures administratives agissent parfois à distance de ce qui se vit.

Toute expérience n'est pas pour autant pénible. Heidi m'explique qu'elle a bénéficié de la structure entrepreneuriale Azimut et en est très reconnaissante :

J'ai encore dit à mon coach l'autre jour, merci grâce à vous je suis en train de faire une expérience de malade parce que je suis protégée », c'est l'occasion pour elle de tester quelque chose. Elle n'en est encore qu'à ses débuts (Heidi, 09 juillet 2024)

La couveuse permet à toute personne désireuse de lancer un projet entrepreneurial de bénéficier d' : « un accompagnement individuel à la création d'entreprise, grâce à l'intelligence collective, des ateliers et une académie digitale » (azimut-entreprendre.be). En tant que chômeur, il est possible de bénéficier des allocations de chômage durant la période de couveuse. C'est une façon de tester la viabilité d'un projet et de minimiser les risques, m'explique Heidi. Elle est indépendante complémentaire depuis 2012, elle a pratiqué en assurant ses revenus dans le cadre d'emplois à mi-temps. Chômeuse depuis peu, elle bénéficie d'un accompagnement personnalisé et collectif, ainsi que d'allocations de chômage. La couveuse a commencé en même temps que ma venue, à l'été 2024, elle prendra fin en juillet 2026. Elle devra d'ici peu, garantir l'entièreté de ses besoins financiers. La viabilité du projet reposera directement sur la capacité à générer un minimum de revenu, pour payer factures, emprunts bancaires et autres nécessités. Or, une part importante des activités ne produisent pas ou peu de revenu direct. Heidi ne cherche pas à s'enrichir, le

salaire qu'elle espère est loin de correspondre à la norme, elle se contente de peu.

Comme le formule Anna Tsing (2017), la rationalité marchande et structurelle ne forme pas un système parfaitement homogène, elle procède aussi par ses prises incomplètes. C'est en creux de ces prises incomplètes, en marge de la rationalité capitaliste que Heidi se saisit de ce qu'il peut se passer d'autre, à condition d'en accepter les conditions :

Ça implique d'admettre la galère. Pas grave, c'est ma condition prolétaire (Heidi, 10 juillet 2024).

Cette condition, la *galère*, n'est pas un frein, l'accepter permet de rester en vie : « hors des limites d'une rationalité imaginée étroitement » ; laisser libre court à l'imaginaire permet d' « apprécier l'imprédictibilité morcelée » qui imprègne nos existences (Tsing, 2017 :21-22-36). Anna Tsing nous invite à penser la précarité comme condition du monde, nous sommes vulnérables aux autres :

Le défi de penser à partir de la précarité implique de comprendre les manières dont les projets scalables ont transformé le paysage et la société. Tout en regardant là où ils ont échoué et où des relations écologiques et économiques non scalables ont surgi [...] Serons-nous assez habiles pour garder à l'esprit l'hégémonie, toujours bien présente, des projets scalables, tout en nous immergeant dans les formes et les tactiques, qu'inventent la précarité ? (Tsing, 2017 :84-86)

Notre bulldozer capitaliste a bien des limites, il nécessite une économie politique qui peut soustraire toutes choses au capital et à l'état. Tout projet peut trouver le moyen de se rendre lisible pour les institutions qui les évaluent, il s'offre, fragmenté, lissé, vidé de la complexité qui le constitue. Le projet rentre alors dans ces cases, rationalisé, reproductible parce que sans histoires. Dès lors, ce qui reste hors de portée est ce qui ne se traduit pas, ne se mesure pas, l'indéterminable, ou cet ensemble relationnel toujours en cours du projet, le *non scalable*. Pour rappel, la *scalabilité* désigne un fonctionnement susceptible de se maintenir à toute échelle. Pour être effectif, il nécessite des objets sans

histoires, il s'applique dans une « logique des quiconques⁶¹ » (Tsing, 2017 : 16). Par le biais des institutions, le marché connecte tous corps et toutes ressources naturelles à des stocks et des données centralisées. Traduites de cette façon, toute devient accumulable (*Ibid.* : 99). La traduction est effective bien au-delà des seuls effets de langage. Elle organise nos sociétés en rassemblant des « espaces sociaux et politiques très variés » et permet aux états et aux investisseurs d'accumuler des richesses (*Ibid.* : 106) sans avoir à rationaliser le travail ni les matières premières. Cette traduction permet également d'étendre le marché à l'ensemble des sphères de la vie sociale. On comprend la peur d'être salie de Heidi lorsque qu'elle complète ces multiples dossiers, parce que ce sont précisément les lieux de captation, où prend effet l'hégémonie capitaliste.

La situation actuelle de Bernard et Luc est un exemple des effets de ces politiques économiques. Ils ont pourtant mis leur ferme aux normes, étendu l'élevage et les terres conformément aux politiques agricoles. Cependant, aujourd'hui, ils font face à l'improbable. Sans héritiers⁶², peu de solutions s'offrent à eux. Ils vivent en toute simplicité sur des terres d'une grande valeur économique. Ils ne pourront plus tenir longtemps la charge de travail qu'exige une telle ferme. L'article de Herman, F. (1962) : « Le malaise agricole en Belgique » brosse le tableau de la modernisation progressive de l'agriculture belge :

L'adaptation aux progrès techniques, particulièrement rapide en ces vingt dernières années, a nécessité des investissements considérables. La détérioration de la rentabilité a également acculé les paysans à recourir davantage au crédit (*Ibid.*)

L'article permet de comprendre les processus _ évoqués plus haut par Bernard et Luc _ ayant contribué à installer les conditions d'une dépendance croissante aux investissements et à l'endettement. La tenue de ce type de ferme, fonctionne

⁶¹ Logique des quiconques : Au temps des catastrophes. Les empêcheurs de tourner en rond/la Découverte, Paris, 2009 in Tsing, 2017 :16

⁶² Plus de la moitié des fermes wallonnes sont aujourd'hui détenues par des agriculteurs de plus de 50 ans [...] seulement 22 % déclarent avoir un successeur (Straet, 2023 : 6)

en investissant une part importante des revenus de l'exploitation, dans l'exploitation. La valeur accumulée par le travail n'est pas accumulée à la banque mais bien au sein d'actifs fonciers et matériels. Il n'est plus possible pour Bernard et Luc de maintenir un tel rythme de production, il n'est pas non plus possible de vivre sans produire. Vendre implique de se défaire de l'œuvre de leur vie et de celle de leurs parents. Certaines personnes ont tenté de proposer des reprises de ferme, projet financier à la clef. Mais pour Bernard et Luc, ces propositions étaient chaque fois violentes par ce que le projet changeait radicalement et brutalement la dynamique de leur ferme, sans laisser place à toutes ces années qu'ils y ont passés. Heidi semble être la solution la plus douce qui s'offre à eux. La *passation de ferme*⁶³ est en cours avec le soutien de la *Fugea* (Fédération Unie de Groupements d'Éleveurs et d'Agriculteurs)⁶⁴. De façon abstraite pour ce qui est des aspects juridiques, de façon concrète, par le pouvoir de décision que Bernard et Luc laissent de jours en jours un peu plus à Heidi. Dans l'état, le flou ne permet pas encore à Heidi de faire appel à d'autres personnes pour se répartir le travail. Il est évident qu'elle ne pourrait tenir à elle seule l'entièreté du projet. Elle cumule, l'élevage avec Bernard et Luc, le maraîchage dont elle porte encore la majorité de la responsabilité et l'accueil. Luc s'inquiète, se rebiffe régulièrement, on va te tuer à te laisser cette ferme, ou c'est un poison qu'on te laisse, il vaudrait mieux vendre, puis se reprend. Heidi rappelle qu'elle ne compte pas gérer ça seule qu'il lui est possible de reprendre mais en réduisant le troupeau, travaillant avec des races plus autonomes, et en finalisant la passation pour qu'elle trouve des alliés. Aujourd'hui rien n'est sûr. Pour Bernard et Luc les changements sont éprouvants, pour Heidi la situation est fatigante mais bien enrichissante. Elle ne force pas les démarches législatives, ils ont leurs lots de

⁶³ Fugea offre : un service d'accompagnement spécifique pour les cédant·es (agriculteur·rices qui envisagent de transmettre leur ferme) : les partenaires mettront en place un cycle de formation collective et un accompagnement individuel(fugea.be)

⁶⁴ Mouvement agricole jeune, indépendant et pluraliste défendant une agriculture paysanne durable (*ibid.*)

processus en cours, vieillir n'est pas facile, travailler à leurs côtés est une aubaine. « L'intergénérationnel » est fantastique me dit Heidi, cet aspect manque cruellement à notre société d'aujourd'hui (Heidi, 20 mai 2026). Elle embrasse la « cacophonie d'histoires troubles » qui sont pour Anna Tsing notre « meilleur espoir de survie » (Tsing, 2017 : 74).

Parce que tout ne se laisse pas traduire, la *Ferme Noire* dans son ensemble tentaculaire est *non scalable* et résiste en partie à la simplification. De cette façon la *Ferme Noire* constitue un de ces espaces dits « péricapitalistes » ou « les patches » (Tsing, 2017), desquels subsistent ou émergent des pratiques qui ne sont pas pensées dans une logique capitaliste, mais qui en compose en partie des objets absorbables. Ces *patches* sont des espaces de rencontres, les histoires s'y bousculent et transforment sans avoir à fusionner.

Dans les interstices de l'hégémonie capitaliste, persistent ces assemblages qui ne cessent de recomposer les limites de ce qui est possible. Ces réalités fragmentées résistent par ce qu'elles parviennent à faire tenir ensemble, autant que par leur faculté à se dissiper à tout instant. Elles font histoires.

Le point suivant étend l'analyse aux cacophonies d'histoires.

3.2 Une réalité qui résiste

La volonté de mettre l'imagination humaine au pouvoir crée en elle-même le besoin de reconnaître l'existence d'un substrat de « réalité » qui résiste, qu'elle qu'en soit la nature, tels l'envers et l'endroit d'un même processus (Graeber, 2022 : 386)

Lors de l'évènement *Silence on parle* à Namur de l'été 2024, Heidi a rencontré des personnes de l'*Université POPulaire d'Ici et D'ailleurs* (UniPopia). Elle a tout de suite intégré un de ces groupes : « La *Fourch'etc*. Passer de la charité au droit », Portés par « des collectifs de France et de Belgique « d'ici et d'ailleurs...

personnes qui connaissent la galère et la précarité »⁶⁵(unipopia.org). Elle a participé aux quelques rencontres suivantes, à Grenoble, à Cavaillon et à Lille dans le courant de l'année 2025. Les rencontres sont tournantes, chaque collectif qui participe peut accueillir une rencontre.

Le mercredi deux juillet, Heidi organise une rencontre et y invite *Fourch'etc* ainsi que toutes les personnes de son entourage qui souhaitent les rejoindre :

C'est à notre tour d'accueillir et faire découvrir notre univers et notre action. Nous allons vivre un moment fort de rencontre et d'échanges !
Bienvenue !!! Nous nous occupons de loger tout le monde à la maison, dans le voisinage copain et en camping prairie et préparer un chouette programme.

Concrètement on cherche une ou plusieurs équipes de renfort course et cuisine !

Il y aura à préparer un apéro, préparer un petit déj, un repas midi et un pique-nique pour une trentaine de personnes. Et puis tu peux venir juste comme ça, alors dis si tu manges et tu dors ici

(Heidi, mail du 19 juin 2025)

L'arrivée des uns et des autres, soit une trentaine de personnes dont seize invités venus de France, est prévue fin de journée, pour dix-sept heures.

Au matin, je retrouve Heidi au champ pour faire les récoltes pour le marché du jour. Elle est agitée, son téléphone n'arrête pas de sonner. Elle s'inquiète, appelle l'un et l'autre pour s'assurer que le voyage se passe bien. L'organisation a été mise à mal par le renforcement en France de la lutte contre l'immigration irrégulière qui a empêché certains participants de se joindre à la rencontre. Après de nombreuses hésitations, la rencontre se maintient, le cœur lourd. Heidi appelle aussi celles et ceux qui préparent la salle ou le repas, s'assure qu'ils et elles aient ce qu'il faut. De mon côté, je remplis les caisses de légumes, je

⁶⁵ Lorsque manger devient un problème, lorsque se nourrir nous ramène à la honte, à la colère, lorsque ce besoin vital et ce droit humain vient porter toute la charge symbolique d'une violence systémique, d'un système précarisant et excluant, manger alors isole, blesse le corps et le cœur, nous pousse au repli (unipopia.org)

savoure les odeurs tout en restant attentive à me rendre le plus utile possible pour alléger Heidi. On réussit à arriver à temps _ chose rare _ au petit marché de Namur. Heidi a même réussi à se changer et prendre une douche. Le petit marché se passe dans la même énergie, Heidi accueille et échange malgré son téléphone qui n'arrête pas de sonner. Aujourd'hui on ne traîne pas, on remballé vite les invendus et on fonce rejoindre l'apéro. Quand on arrive, la grange et la boulangerie de la *FourNilière* sont déjà à la fête. Des groupes façonnent les pâtes à pizzas dans la boulangerie, d'autres découpent les légumes. Le four à bois turbine et atteindra bientôt la température idéale pour enfourner les premières pizzas. Les invités récupèrent du voyage dans la grange autour des tables joliment nappées et ornées d'apéros divers toasts aux mille saveurs, préparés par notre voisine Valérie, humus, chips, etc. Voisins, amis, enfants arrivent encore, se saluent. L'heure est aux présentations, Heidi appelle au rassemblement, on forme un grand cercle. Elle introduit brièvement et rappelle ce pourquoi on se rassemble, présente les différents invités et les raisons d'être de la *Ferme Noire*. Rapidement, elle cède la place à l'assemblée, il s'agit de composer ensemble, Heidi ne veut pas jouer les maitresses de cérémonie. Alors, un voisin propose que l'on se présente sous forme de cartographie, chacun donne son prénom, son lieu de vie ainsi que la distance approximative d'ici à chez soi. L'odeur des pizzas imprègne le cercle géographique. Chacun se présente, la suite laisse place à l'intuitif. Vers vingt et une heures, les invités sont fatigués et se dispersent dans les différents lieux d'accueil pour la nuit. Le lendemain matin à l'aurore, Heidi s'occupe des animaux avant d'installer un petit déjeuner en libre-service dans la grange de la *FourNilière* près de l'espace vaisselle improvisé avec un vieille évier métallique sur un montage en bois. L'eau de vaisselle est récupérée dans un sceau sous l'évier, l'eau de rinçage se déverse dans la zone de fleurs sauvages et dévale vers le fond de vallée. Je retrouve l'équipe cuisine, dans la maison de Heidi, pour préparer le repas de midi, un plat Africain, sous la guidance de Fary. On mange ensemble en mode camping au terrain de la *Ferme Noire*. Une grande tablée est dressée sous une tonnelle, chacune, chacun arrive plic-ploc de l'une ou l'autre activité : réveil tardif, balade

dans les bois, café à rallonge, construction du banc en palette. Après le repas, je fonce avec Valérie préparer le pique-nique pour la suite du parcours des invités. Ils ont une visite prévue à Bruxelles avec les collectifs *MarMeet*⁶⁶ et *KOM*⁶⁷ à la maison *Zottepist*. Ensuite, ils prendront le train, retour vers la France, nord, centre, sud. Nous restons sur place avec Heidi, on range avant de reprendre chacune nos routes respectives, se reposer, remercier :

Hello à tous :)
Quelle aventure remuante !
Quel moment
Quelle équipe d'ici et d'ailleurs réunie
Quelle bande accueillante et efficace on a formé !

MERCI à nous tous !
Il reste encore des ondes positives dans tous les coins et l'horizon.
Des projets qui relient, du courage et des forces en veux-tu en voilà !

Déjà les rangements faits et des petits objets à vous rendre du coup (quoi à qui ?) ; tasse, sac de couchage, plat etc.
Et puis surtout les comptes > vous rembourser de vos achats.
Le plus simple pour moi, c'est de me dire en réponse à ce mail avec votre numéro de compte.
Et puis sinon, on pourrait se retrouver sur le banc un de ces 4 pour échanger les beaux souvenirs, les envies de suites...
La reliance à gogo !
Big bisous,
Heidi

(Mail du 12 juillet 2025)

Heidi est toujours liée à ce *groupe populaire* [Les personnes concernées se nomment elles-mêmes de cette façon]. Elle m'explique s'y sentir dans son élément. C'est lorsqu'on reparle de ces réunions qu'elle précise la distinction qu'elle fait entre militance et lutte : « je ne suis pas militante, je suis en lutte. Je suis en train de me battre pour ma vie » (Heidi, 13 décembre 2025).

⁶⁶ Faire rimer solidarité et bien manger. La MarMeet est un projet social et alimentaire qui propose *un autre modèle de restauration*. (lamarmmeet.be)

⁶⁷ KOM à la maison est le premier resto participatif et solidaire de Belgique. Un restaurant où les habitants, encadrés par une animatrice, cuisinent le repas cinq midis et un soir par semaine. (komalamaison.be)

Elle souhaite se dissocier de la militance lorsqu'elle prend la forme d'un entre-soi idéologique, d'un espace où l'on se retrouve surtout entre personnes déjà d'accord. À ses yeux, il n'y a pas de rencontre possible dans ces conditions. Soit tu partages les idées en place, soit tu n'es pas la bienvenue. Or pour Heidi, on ne se grandit pas de cette façon :

Le but, ce n'est pas d'être éduqué. Le but, c'est de grandir. Il n'y a qu'une seule manière d'y arriver. C'est la rencontre. C'est ça la différence. Les gens veulent éduquer les autres. Et des deux côtés. Si tu as quelqu'un qui a une posture d'éducateur, il ne grandira pas. Pas plus que l'autre en face qui va juste être éduqué si ça marche. Et souvent, ça ne marche pas (Heidi, 13 décembre 2025)

C'est là que la ferme est à ses yeux un outil capable d'apporter de réelles transformations. La *reliance* participe aux possibilités de rencontres et d'alliances entre des lieux, des personnes et des collectifs qui peuvent s'étoffer mutuellement. Anna Tsing parlerait de contamination par la rencontre, parce qu'elle change ce que nous sommes et ouvre à d'autres voies :

C'est la reliance, ça c'est l'accueil et c'est le fait que la ferme peut partir en ville ou plus loin dans des endroits où il y a les gens mais les gens peuvent venir aussi. Créer des solidarités, créer du lien avec l'environnement, ça crée de l'accès au privilège de pouvoir être dans la nature, de pouvoir être au contact d'animaux et d'actions (Heidi, 9 juillet 2024)

Dans le chapitre précédent, nous avons vu l'impact des traductions par les politiques économiques et ce qu'elles fragmentent nos vies et notre monde. Hors de ces lectures simplifiées, persiste ce qui ne peut être mesuré, traduit et reproduit sans histoires, ce qui fait tenir l'ensemble : les histoires toujours en train de se faire. Ce sont ce que qu'Anna Tsing (2017) appelle les agencements _ qui rassemblent des rassemblements toujours ouverts _ qui entrelacent différents modes de vie et par lesquels se des formes de coordinations intentionnelles et non intentionnelles.

Les agencements ne peuvent pas se soustraire au capital et à l'état ; et, en cela, ils constituent tout aussi bien des postes d'observation pour détecter comment l'économie politique fonctionne (Tsing, 2017 : 60)

L'expulsion du *Chant des Sauvages* ne marque pas seulement la fin d'un lieu et d'un projet, il réagence les relations qui s'y étaient composées. Les associées de Heidi ont rebondi chacune à leurs façons. L'une de ses collègues a trouvé un emploi grâce à l'expérience qu'elle avait acquise au *Chant des Sauvages*. « Elle a eu un super contrat et a choisi la sécurité de l'emploi, parce qu'on gagnait plein de thunes là-bas, mais ça ne pouvait pas payer trois salaires » (Heidi, 9 juillet 2024). Une autre s'est engagée dans une trajectoire différente, autour d'un habitat groupé et d'un projet d'autonomie alimentaire. Le *Chant des Sauvages* était un agencement toujours ouvert, une *poiétique* polyphonique composée au sein de « jeux de circonstances imprévisibles », une sorte de « compromis issu de la rencontre » (Arendt, 2018 : 41).

Je me retrouve toute seule, et je veux faire de l'agriculture, cent pour cent ! Je n'ai pas envie d'aller dans un habitat groupé et de faire de l'autonomie en ayant un emploi sur le côté. J'ai envie d'être paysanne ! Drôle d'idée dans cette époque [rire] du coup je démarre toute seule [...] Mais je n'ai pas envie de porter ça toute seule (Heidi, 9 juillet 2024)

Pour contrer son démarrage en solitaire, Heidi s'est entourée de personnes, ses *camarades* ou *compagnons de lutte* avec qui penser et structurer le projet :

J'avance toute seule, mais en fait mon but ce n'était pas ça, du coup j'ai invité des camarades, des gens en qui j'ai confiance, on ne doit pas commencer à rediscuter tout, c'est quoi le capitalisme, donc déjà là on se comprend. Tu vois, tu sens une connexion mentale sur les aspects et les pièges dans lesquels il ne faut pas tomber, là où il faut garder ses forces (Heidi, 1 juillet 2024)

Au début du projet, elle les a invités à quelques reprises autour d'un repas après lequel elle leur partageait sa vision de la ferme, sa vision politique, ses envies, ses avancées ou questionnements :

Ne pas tomber dans les pièges de l'étiquette de l'entrepreneur, l'agriculteur entrepreneur. C'est aussi ça que le capitalisme est en train de faire, c'est faire disparaître les derniers paysans pour mettre des entrepreneurs, et contrôler, enfin c'est un marché en fait. Quels outils on met en place pour pouvoir toujours, en fait c'est une question de pouvoir exister en fait ! Et alors de se respecter (Heidi, 1 juillet 2024)

Il est vrai que les catégories sociales _ les étiquettes _ contemporaines sont lourdes de sens et loin d'être neutres. La définition d'entrepreneur est lourde de sens :

Personne qui dirige une entreprise commerciale ou industrielle privée ; indépendant : 1. Se dit d'une personne qui ne dépend pas d'une autre. 2. Par ext. Qui refuse en toute occasion la dépendance, la sujétion, la contrainte. 3. Se dit d'un corps politique, d'un pouvoir, d'un organisme qui n'est soumis à aucun autre, qui ne relève que de sa propre autorité. 4. Se dit d'une chose qui n'a pas de rapport, de relation avec autre chose, qui en est tout à fait distincte, etc. (Académie française, 9e éd.)

Dans cette logique, les relations sont totalement effacées, l'entreprise est effectivement *scalable*, elle est distincte et ne dépend d'aucun autre. L'indépendant est souverain de son entreprise, il en porte seul toute la responsabilité, les risques et les incertitudes. C'est le phénomène d'aliénation qui, dans la logique capitaliste de la marchandisation, arrache toutes choses « au monde dans lequel elles vivent pour devenir objet d'échange » (Tsing, 2017 :191).

Le projet de Heidi a un horizon tout autre, son autonomie n'a rien d'un désir d'indépendance :pour elle, l'autonomie implique un microcosme interspécifique. Quand elle nous parle de l'autonomie de la ferme, elle parle de diversité des cultures et des animaux, quand elle parle de l'autonomie individuelle c'est toujours au sein d'un groupe, pour que chacun puisse exprimer son être librement, c'est-à-dire sans avoir à se référer à une personne ressource. Il s'agit d'agir avec ce qui nous entoure.

Tout le monde peut apporter quelque chose à une ferme (Heidi, 1 juillet 2024)

Ce premier groupe agit en garde-fou, ensemble ils et elles permettent à Heidi de ne pas porter seule le poids de la vigilance nécessaire pour garder ses objectifs. Chacune et chacun apporte sa poésie. L'un vient répertorier les espèces présentes sur le terrain, l'autre fabrique une ruche avec son fils, d'autres encore s'impliquent dans la *Cuisine Politique*. Heidi précise que cela n'est possible que

parce que, selon ses mots, « on est dans une ferme hors commercial » (Heidi, *ibid.*). Pour elle, l'esprit entrepreneurial déshumanise en rentabilisant l'espace et le temps. Ce que ses amis ont à lui offrir, ils se l'offrent à eux-mêmes :

Alors c'est ça l'autogestion, en premier, ça vient d'eux, c'est quelque chose qu'ils veulent faire ensemble (Heidi, 1 juillet 2024)

Heidi ne souhaite pas être porteuse de projet, elle rêve que chacun accapare la ferme selon ce qu'il et elle a envie d'y apporter et qu'Heidi puisse « retomber dans la masse » (Heidi, *ibid.*). Une des personnes qui participe à ce groupe de réflexion est une artiste, pour Heidi, elle peut nourrir la ferme de sa poésie ».

Elle a un regard sur les choses, un regard sur la nature, elle peut profiter de l'endroit. Mais pour ça il faut une égalité totale, parce que les gens doivent sentir qu'ils ont le pouvoir, et dès qu'il y a quelqu'un qui en a plus, c'est un vase communicant, tu sens que tu en as moins (Heidi, 1 juillet 2024)

Le pouvoir ne renvoie pas à une forme de contrôle ou de décision individuelle, mais bien à la possibilité d'exister selon ce qui compte pour soi et la capacité de prendre part à ce qui se construit collectivement. Retomber dans la masse et laisser au projet la possibilité d'être transformé en relations. L'égalité totale n'a rien de matériel, elle est relationnelle.

Lorsque je lui demande son avis sur les nombreuses fermes qui pratique la réinsertion sociale, Heidi me répond qu'à priori toutes les formes de réinsertion, qu'elles soient professionnelles ou sociales servent à la remise des personnes sur le marché de l'emploi afin de générer de la croissance. Elle dit qu'il est primordial d'en être conscient pour avancer vers ce qu'elle appelle « une piraterie de libération » (Heidi, 5 novembre 2025). Pour elle, il s'agit de ne pas servir malgré nous les intérêts capitalistes qui *récupèrent tout* :

Tout est commercial, même le social « les pauvres n'obtiennent jamais de réels moyens d'émancipation. Par contre, ils font vivre des travailleurs sociaux, des employeurs (Heidi, *ibid*)

Un des outils mis en place est la *Cuisine Politique*. Le premier a eu lieu à Huy pour l'évènement « Construction d'un banc d'essai⁶⁸ », initié depuis plusieurs années par Véro. L'idée des bancs d'essais est de lancer des dynamiques collectives dans l'espace public en espérant que les gens s'en emparent. Cela fonctionne bien, mais c'est une lutte avec les représentants communaux à chaque fois. Ces aspects fatiguent Véro et entretiennent un sentiment de solitude face aux institutions, qu'elle juge souvent décevantes ou récupératrices. Ce qui la recharge, dit-elle, ce sont ces moments où la collectivité se met réellement en mouvement. La *Cuisine Politique* s'inscrit dans cette même logique : créer des situations où les gens se rencontrent, mangent ensemble et investissent l'espace commun. La ferme part en ville avec sa cuisine, ses légumes et les rencontres viennent ensuite à la ferme ou du moins l'intègre par un bon repas, et c'est déjà une petite victoire. La nourriture est source de partages, de liens et de rencontres.

Les petits marchés ont rapidement suivi. Le premier, à Germinal, s'est mis en place juste après que Heidi se soit rendue à une soirée thématique qui proposait une lecture Marxiste du capitalisme, tenue à la *Casseroles*. Le second, à *Peu d'Eau*, a pris naissance lorsque Heidi est allée verser une remorque de courges qu'elle ne savait plus comment écouler. La régie de *Peu d'Eau* a montré de l'intérêt pour ses légumes, elle a profité de l'interaction pour se renseigner sur le quartier et la possibilité de créer un petit marché. Ils lui ont parlé de l'espace de parole qu'ils organisent régulièrement avec les habitants, Heidi s'y est rendue pour présenter son projet et les habitants ont montré un vif intérêt. Plus tard, Heidi y rencontrera des jeunes en errance alors qu'ils suivaient une formation en *espace-vert* avec la régie de quartier de *Peu d'Eau*. Les animateurs étaient souvent absents et peu de choses se passaient. Heidi leur a proposé de venir au champ. La régie accepte et le mardi devient un rendez-vous régulier. Heidi ne demande pas de rémunération, elle se contente de négocier une *chic* petite

⁶⁸ periferia.be/hepp-huy-espace-public-partage/

pharmacie murale. Pas de dispositif de réinsertion ici, juste une rencontre et des affinités qui ouvrent progressivement de nouvelles possibilités. C'est à partir de ce moment que sont mis en place les *Fermanences*, les mardis et dimanches. L'idée permettait de canaliser le flux de plus en plus intense de visites et coups de main spontanés.

Paul et Paulette habitent à *Peu d'Eau*, ils sont propriétaires d'une des maisons différenciées⁶⁹ du quartier, ils fréquentent régulièrement les petits marchés et ont accepté de se prêter à l'entretien afin d'expliquer ce que ces marchés apportent, pour eux comme pour la cité. Paul vient d'un milieu ouvrier de Charleroi, marqué par la mine. Son père « était forgeron et pompier dans le fond des mines » tout en entretenant un grand jardin, avec serre, poules, lapins et verger, et en vendant ses surplus de production (Paul, 8 octobre 2025). Lui-même a été boulanger indépendant et résume simplement son orientation : « ma vie, à moi, c'est nourrir les gens » (Paul, *ibid.*). Paulette, de son côté, a grandi en ville et insiste sur une autre disposition : « je suis née vendeuse. Je suis née pour emballer » (Paulette, *ibid.*). Aujourd'hui, Paul est seul à cultiver le jardin partagé, il élève des poules et glane quand il le peut aux alentours. Il fournit ses œufs aux petits marchés ainsi que des pâtisseries de temps à autre. Il apprécie ce que propose Heidi, notamment pour les échanges qu'elle permet et sa production locale. Il aime particulièrement ses tomates, pour le reste il a ce qu'il lui faut. Il apprécie le fonctionnement du marché « les prix sont très abordables, on donne ce que l'on veut », mais il insiste sur la nécessité de reconnaître la valeur du *travail*, quand il propose ses services, il aime que le prix fasse office de reconnaissance. Je sens que de cette façon, il marque son soutien à Heidi, mais questionne ses choix quant aux prix qu'elle propose. Le prix de vente des

⁶⁹ Ces logements différenciés semblent renvoyer ici au fait de favoriser une certaine mixité sociale au sein du quartier, notamment par la coexistence de différentes formes d'accès au logement, bien que peu d'informations publiques permettent d'en préciser le fonctionnement exact.

légumes se veut libre pour permettre à chacun de se nourrir selon ses moyens. Cependant, le prix libre à tendance à mettre nombreuses personnes dans l'inconfort, beaucoup se réfèrent au prix de référence basés sur les prix type *Aldi* ou *Lidl* [hors promotions].

C'est Mare qui tient maintenant une grande partie des petits marchés. Lors de notre entretien, Mar m'explique ce qui l'anime : « être [elle]-même » et ne pas devoir « porter une casquette » (Mare, 1 octobre 2025) ; cette casquette dont elle parle vient des autres marchés qu'elle tient en tant qu'employée. Elle s'offre la possibilité de ne pas travailler à temps plein et de consacrer du temps « au monde qu'elle veut voir advenir » (Mare, *Ibid.*). Pour elle, la *Ferme Noire* permet de « lever un maximum de barrières » pour que des produits locaux et de qualité soient accessibles à des personnes qui n'ont pas forcément les moyens financiers ou même les moyens d'y accéder (Mare, *Ibid.*). En même temps elle nuance : pour certaines personnes, l'enjeu est d'abord d'avoir un accès matériel à de la nourriture, quel qu'en soit le type. Elle me donne sa vision du quartier de *Peu d'Eau*, met en évidence que beaucoup de personnes sont disponibles en journée, parce qu'elles ne travaillent pas ou ont des problèmes de santé, « c'est la calamité » (Mare, *Ibid.*). Elle évoque à la fois les formes de soutien entre habitants et les tensions, les gens vivent proches les uns des autres. Ils savent des choses sur leurs voisinages sans forcément se connaître.

Angèle n'en pense pas moins, elle marque une distance nette vis-à-vis de sa dimension relationnelle : « je viens pour les fruits et légumes, pas pour me faire des copines » (Angèle, 8 octobre 2025). En l'absence de magasin, ce marché tombe à pic, « c'est moins cher, ça a plus de goût, on sait d'où ça vient » (Angèle, *Ibid.*). Elle garde ses distances face à ce qu'elle décrit comme un climat de « ragots et d'hypocrites ». Elle ne reste pas non plus en raison de la fatigue, elle cumule cancers et diabète. Son état de santé et la médiocrité des services de soins la mettent très en colère. Elle explique avoir mis du temps avant d'apprendre l'existence du petit marché et pense que « beaucoup de gens ne le

savent pas encore » (Angèle, *Ibid.*). Le bouche-à-oreille est le principal mode de diffusion. Elle en souligne les limites.

Mare énonce une forme d'asymétrie persistante, elle occupe une place particulière : les personnes se confient à elle, alors qu'elles ne savent « absolument rien d'elle (Mare, *Ibid.*). Lever les barrières ne relève d'aucune évidence. Heidi et Mare n'entrent pas dans les relations depuis les mêmes trajectoires. L'asymétrie que Mare perçoit ne semble pas traverser Heidi de la même manière. Heidi rattache son aisance relationnelle à son enfance nomade, aux « milliards de récits de vies » entendus lorsqu'elle accompagnait sa mère. Les gens lui parlent, se confient, elle aussi. Lorsque Heidi s'absente trop longtemps des marchés, leur fréquentation diminue.

Depuis l'hiver 2026, se tient une assemblée mensuelle de la *Ferme Noire*, habitants de Peau d'Eau, de Germinal, jeunes de la régie, membres de la *Casseroles*, amis d'ici et d'ailleurs remplacent petit à petit les camarades de lutte du début. A ce jour, le comité n'existe plus, ils habitent trop loin pour s'impliquer régulièrement. Ce sont des amis, ils sont toujours là quand le besoin se fait sentir. L'assemblée est un nouvel espace de réflexion et d'action, la rencontre cumule réunion, repas et travail dans les parcelles. Ces réunions permettent le rassemblement entre toutes les personnes qui s'associent de près ou de loin au projet. On y parle de ce qui se passe lors des *Fermanences*, on y partage les envies et les aspects concrets pour les rendre possible, la nécessité aussi de créer des outils légaux pour se protéger des contrôles. Nos présences sont informelles, elles n'entrent dans aucune catégories, le risque est la suspicion de travail au noir et de lourdes amendes. Malheureusement, on ne trouve aucun moyen de protéger les personnes sans papiers.

Heidi porte énormément, je serais incapable de mener le rythme de vie qu'elle a. Le soin qu'elle met dans l'accueil de toutes et tous, le cumul de travail entre le maraîchage à la *Ferme Noire* [majoritairement seule], l'élevage avec Bernard et Luc, la gestion des marchés, des cuisines, l'implication dans des groupes de

réflexions et d'actions politiques. Je m'inquiète régulièrement de son état de fatigue et de santé.

On demande beaucoup à une ferme, mine de rien. Elle a beaucoup d'objectifs pour être pérenne, en fait tu as du boulot pour cent mille ans. Tu as tout l'aspect environnemental, biodiversité, plantation, le maintien du paysage, tu dois produire forcément, et puis tu as la vente [...] tu as les objectifs sociaux, tu as le terroir, ce fameux terroir dont je parle tout le temps, c'est du travail, s'expérimenter, évoluer. Tu as la qualité de la nourriture et tu as son accès. Ça ne peut pas reposer sur une personne ou deux (Heidi, 9 juillet 2024)

Sa fatigue ne provient pas uniquement de l'accumulation des tâches ni de ses ambitions. Elle révèle un phénomène plus large concernant la place actuelle des fermes. Aux exigences de production, s'ajoutent les aspects environnementaux, sociaux, alimentaires ou territoriaux. Préserver la biodiversité, rendre l'alimentation accessible, expérimenter tout en assurant une viabilité économique.

Le mémoire de Juliette Straet (2023) est un apport précieux ici, en ce qu'il déploie la complexité liée au métier ainsi que la complexité des dispositifs juridiques et administratifs qui participent à façonner la viabilité des projets agricoles. La terre reste pensée à travers une conception moderne de la propriété fondée sur l'exclusivité et le contrôle. Les dispositifs juridiques organisent des catégories distinctes, *scalables*. Ils n'organisent pas uniquement l'accès aux ressources, ils produisent également certaines manières de découper le réel. Pour être reconnues juridiquement, les pratiques doivent être identifiables. Pourtant les pratiques observées à la *Ferme Noire* montrent en quoi la terre y est espace de production mais aussi lieu d'accueil et de rencontres, où de nombreuses « mélodies autonomes s'entrelacent » (Tsing, 2017 : 61). Une partie de ce qui rend le projet viable ne se laisse pas prendre au jeu des simplifications. Isabelle Stengers évoque ce que le droit de disposer, « l'*abusus* » peut aussi être pensé comme « un droit à la destruction », constitutif de nos sociétés modernes (Stengers *in* Straet, 2023 : 27).

Ces droits constitutifs justifient l'inégale répartition des ressources et des moyens, poussent à la destruction de ces ressources et fragilisent les capacités à faire monde ensemble.

L'horizon d'égalité relationnelle auquel aspire Heidi reste profondément inscrit dans ces asymétries d'ordre structurel, telle que la politique foncière agricole soumettant la terre au mécanisme du marché. Le prix des terres est aujourd'hui complètement démesuré « face aux revenus de l'activité agricole », cela limite l'accès à celles-ci :

Particulièrement pour ceux qui disposent de peu de fonds tels que les NIMAs⁷⁰, les jeunes agriculteurs ou encore les agriculteurs porteurs de projets qui se démarquent du modèle dominant de l'agro-industrie (Straet, 2023 : 39)

Le prix des terres agricoles n'est pas fixé en fonction de leur valeur d'usage. Les terres sont également soumises aux règles relatives à la propriété :

La vision rigide et conventionnelle du droit de propriété au centre du régime légal applicable aux terres agricoles est basée sur un principe d'exclusion. Le propriétaire dispose de l'ensemble des droits sur sa terre et est le seul à en retirer toutes les utilités.⁷¹ Selon la doctrine classique consacrée par de nombreux instruments juridiques modernes, le droit de propriété privée se divise en trois composantes : l'usus (le droit d'utiliser le bien), le fructus (le droit de jouir des fruits de ce biens) et l'abusus.⁷² Ce dernier droit, l'abusus, est fortement critiqué par les penseurs des communs. En effet, Isabelle Stengers l'associe à un droit à la destruction. Dans le même ordre d'idée, Bruno Latour le qualifie de droit à la négligence. Selon Isabelle Stengers, ce droit à la négligence, bien qu'il ait certaines exceptions telles que la protection des espèces protégées,

⁷⁰ Non-issus du milieu agricole.

⁷¹ M. PACQUES, C. VERCHEVAL, « XVI.C. – Le droit de propriété », in Les droits constitutionnels en Belgique – Les enseignements jurisprudentiels de la Cour constitutionnelle, du Conseil d'état et de la Cour de cassation, N. BONBLED et M. VERDUSSEN (dir.), Bruxelles, Larcier, 2011, p.791; A. VERCELLONE, « L'expérience des biens communs en Italie. Espaces urbains, propriété privée, droits fondamentaux » (Sens-public.org, 2022)

⁷² A. TANAS, S. GUTWIRTH, « Une approche "écologique" des communs dans le droit », In Situ. Au regard des sciences sociales, mars 2021, p.2 ; P. DONADIEU, E. REMY, M.-C. GIRARD, « Les sols peuvent-ils devenir des biens communs ? », Natures Sciences Sociétés, vol. 24, 2016, p.266.

constitue un principe constitutif de nos sociétés modernes⁷³ (Straet, 2023 : 27)

Bernard et Luc restent juridiquement souverains, Luc reste perplexe et indécis. Il s'inquiète énormément pour Heidi, la ferme est lourde à tenir, parfois il dit soudainement NON, que c'est une mauvaise idée, que la ferme va la tuer. Ensuite il se ravise quand Heidi lui rappelle qu'elle ne va pas la tenir seule. Elle leurs réclame d'alléger l'élevage, de vendre des bêtes. Ces changements sont plus difficiles pour Luc, mais il y voit peu à peu le sens. Luc et Heidi ont fait une culture de céréales panifiables⁷⁴ ensemble. La farine est parfaite, elle se vend bien. Ils prennent énormément de plaisir à *travailler* ensemble, c'est de cette façon que la passation de ferme prend forme, dans le respect des besoins des uns et des autres. Bernard et Luc laissent de plus en plus de marge à Heidi quant à la gestion de leur ferme. Pour ce qui est des vaches et des aspects légaux de passation, ça reste plus pénible, plus lent. Petit à petit les possibles s'agencent, sans aucune assurance de ce que l'avenir permettra.

Une autre asymétrie persiste entre le désir d'appartenir au projet et la prise en charge concrète des conditions nécessaires à son existence. Lorsqu'il s'agit de mettre en place les démarches juridiques, administratives ou organisationnelles, Heidi reste souvent porteuse. Elle relance, relie, accueille, compose avec les institutions, porte les inquiétudes des autres. Certaines personnes expriment le souhait de travailler à la ferme ou d'y percevoir un revenu, mais montrent moins d'élan lorsqu'il s'agit de participer à la construction des conditions juridiques ou administratives permettant précisément cette possibilité. À plusieurs reprises, Heidi évoque ses déceptions, notamment lorsque quelqu'un a évoqué la possibilité de travailler en article 60 à la ferme, et a finalement une autre place

⁷³ I. STENGERS, « Il faut à la fois lutter et guérir », *Socialter*, Hors-série n°15 : Ces terres qui se défendent, 2022, pp.24-26.

⁷⁴ Comme dans de nombreuses régions agricoles européennes, le Condroz a vu disparaître progressivement de nombreuses variétés anciennes de céréales panifiables au profit de variétés hybrides sélectionnées selon des critères de rendement, de standardisation et de productivité (seeds4all.eu).

où tout était déjà en place. Ou encore quand elle relie différents collectifs de la région et qu'elle ne sent aucun retours de leurs part.

Il arrive que quand Heidi exprime ses déceptions on lui renvoie que la *Ferme Noire* reste son projet, pour elle « quand les gens me disent ça, c'est quand ils se désolidarisent » (Heidi, 13 décembre 2025). Le désir de participer ne signifie pas nécessairement l'acceptation des conditions de cette participation. Heidi décrit à plusieurs reprises une accumulation d'idées ou de demandes qui reviennent finalement vers elle : « elle balance son truc et après, je suis toute seule avec son tas » (Heidi, 13 décembre 2025). Ca renvoie à la question de l'autonomie, « c'est de connaître ses limites. Quand tu connais tes limites, tu peux proposer ce que tu sais faire, ni plus, ni moins » (Heidi, *Ibid.*).

L'assemblée mensuelle sert aussi à tenter de mettre en évidence la réalité de ce qui nous réunis, les charges associées au projet, les nécessités, les moyens que l'on se donne. Mais à nouveau, « ça doit rester du plaisir ». Le groupe est fluctuant mais ça ne l'empêche pas d'évoluer, de nombreuses choses se mettent en place, d'autres stagnent. Les personnes qui se rassemblent et fréquentent la ferme sont issues de milieux extrêmement différents, habitées pas des désirs et des parcours hétérogènes. Loin d'un l'entre-soi, la ferme offre un espace de rencontre entre personnes qui ne partagent ni les mêmes trajectoires, ni les mêmes ressources, ni les mêmes raisons d'être là. Certaines personnes viennent pour cultiver, d'autres pour cuisiner, construire, rencontrer du monde, prendre l'air ou simplement être présentes. La lutte de Heidi est ici, il ne s'agit pas d'être convaincu ni de partager une vision du monde commune. Il ne s'agit pas de fusionner mais bien de coexister, d'agir ensemble et avec nos différences et se rendre capables.

3.3 Vers une *sympoïétique*⁷⁵

Le sens est pour les êtres humains affaire de comparaison. Les parties prennent un sens les unes par rapport aux autres, et ce processus implique toujours de faire référence à un ensemble (Graeber, 2023 : 143)

Ce chapitre permet de suivre ce grand enchevêtrement de sens qui émanent de la *Ferme Noire*.

C'est un grand désordre fait de multiples histoires qui composent la viabilité de la *Ferme Noire*. Certaines de ces histoires sont « enfermées dans les limites d'une rationalité imaginée étroitement » (Tsing, 2017 : 21).

Comme le souligne Isabelle Stengers, certaines formes institutionnelles nécessitent des opérations de séparation, d'attribution et de simplification afin de produire un *langage commun* permettant *d'organiser le monde* (Bousenna, 2023). Juliette Straet (2023) montre également que les modalités contemporaines d'accès et de transmission des terres participent à ce mouvement : les dimensions juridiques, économiques ou administratives deviennent progressivement centrales dans les possibilités mêmes de maintenir une activité agricole. Cependant, ces simplifications ne parviennent jamais à saisir entièrement les mondes qu'ils tentent d'organiser. Certaines pratiques demeurent difficilement traduisibles, précisément parce qu'elles dépendent d'attachements, de temporalités et de formes de *valeurs* qui ne répondent pas aux mêmes logiques. Production, statut, revenus, propriétés sont imprégnés d'une polyphonie dialectique intéressante.

⁷⁵ Systèmes se produisant de manière collective, dépourvus de frontières spatiales ou temporelles autodéfinies » et au sein desquels « les fonctions d'information et de contrôle sont distribuées parmi les divers éléments qui les composent ». Elle ajouterait que ces systèmes « sont évolutifs et ont un potentiel de changement surprenant ». Ils diffèrent en cela des systèmes autopoïétiques, unités autonomes « autoproduites », qui « « présentent des limites temporelles et spatiales autodéfinies et tendent à être homéostatiques, prévisibles et contrôlés de manière centralisées ». (Katie King *op cit.* M. Beth Dempster (1998) *in* Haraway, 2020 : 63)

Par la *Ferme Noire*, Heidi souhaite vivre à cent pour cent du travail de la terre, produire mais pas à rentabiliser. Valider son statut d'indépendante, mais pas s'isoler ni même s'extraire de sa condition prolétaire. Elle souhaite sécuriser la viabilité de son projet, sans pour autant posséder le pouvoir sur quoi que ce soit. Par le biais de Heidi, Bernard et Luc souhaitent transmettre quelque chose de l'œuvre familiale, céder les terres pour usage, mais pas louer selon des conditions légales ou vendre.

On en revient à la nécessité de ne pas se laisser réduire aux seules logiques marchandes, en sachant que ça implique également de ne pas se laisser saisir par les contrôles et les moyens de stabilisation.

Ce grand ensemble de réalités fragmentées, entremêlées s'intègrent et se réfutent en même temps. Ces réalités, Anna Tsing les appelle les *patches*⁷⁶ :

Actes de traductions entre des espaces sociaux et politiques très variés. La traduction [...] est l'opération par laquelle le processus d'un monde-en-construction se laisse entraîner dans un autre. Alors que le terme « traduction » attire d'ordinaire notre attention sur le langage, il n'empêche qu'il peut aussi faire référence à d'autres formes de mises en concordances partielles. Le capitalisme est un système de traduction entre des sites hétérogènes les uns aux autres, permettant aux investisseurs d'accumuler des richesses (Tsing, 2017 : 106)

Chacun de ses *patches* possède leurs propres histoires et leurs propres moyens de subsistances. L'analyse montre que ce qui rend concrètement la *Ferme Noire* viable semble précisément résider dans ce qui échappe partiellement à ces traductions. Non parce qu'elle serait extérieure au système ou protégée de ses effets, mais parce qu'une partie de ce qui la compose ne peut être reproduite sans être transformée. Ces indéterminables participent autant à la viabilité qu'à la fragilité de la *Ferme Noire*.

⁷⁶ Qui vient des « écologies morcelée selon l'usage des écologistes (Tsing, 2017 : 106)

À la *Ferme Noire*, les engagements multiples et asymétriques composent de nouvelles formes d'interdépendances où chaque « être *poiétique* » est invité à prendre place. C'est ce qu'Anna Tsing appelle les *communs latents* :

C'est-à-dire des enchevêtrements qui pourraient être mobilisés en une cause commune. Comme on ne peut pas vivre sans collaborer, on peut tirer parti des possibilités ouvertes par ces collaborations. Nous avons besoin d'une politique qui ait la force de la diversité et la flexibilité de créer des alliances temporaires, et cela, pas seulement avec les humains (Tsing, 2017 : 209)

La *Ferme Noire* n'est pas uniquement exposée aux risques extérieurs de simplification d'ordre politique et structurel, il y a au sein même du projet des rapports de force qui persistent. Les interdépendances qui rendent le projet possible n'effacent pas les asymétries qui l'habitent. L'attention portée aux relations ne supprime ni le pouvoir issu des rapports de propriété et de moyens. Certaines personnes portent davantage, certaines décident davantage, et persistent les ordinaires invisibles, que ce soit les capacités inégales d'agir, les rapports de forces insidieux, classistes, spécistes et racistes qui imprègnent fondamentalement nos êtres et nos pratiques individuelles et collectives. Comme le rappelle Isabelle Stengers, Anna Tsing et Donna Haraway, et bien d'autres encore, faire exister d'autres mondes ne consiste pas à produire des espaces harmonieux, mais bien à apprendre à composer avec ce qui résiste ou déséquilibre les situations elles-mêmes.

Heidi ne cherche pas à abolir la précarité de son existence, mais bien les formes de précarités qui détruisent les capacités de vivre, d'agir. Cela implique de reconnaître certaines dépendances matérielles et sociales plutôt que de chercher à les nier. La sienne s'inscrit dans une condition prolétaire assumée. Peut-être est-ce précisément là que réside la force de la *poiétique* de la *Ferme Noire*, l'acceptation d'agir sans aucune promesse de stabilité. Trouver force dans ce qui relie _ les histoires, la curiosité, les désirs, les limites _ afin de rester toujours ouverte aux possibles. Rien n'existe seul, les relations demandent de l'attention et demeurent toujours vulnérables. Il ne s'agit pas d'espérer trouver

une réponse univoque mais de « grandir ensemble ». La lutte ne se contente pas de résister aux violences des logiques marchandes, elle réside dans un *travail* de réparation et de soin de ce qui relie : la production aux relations, le *travail* à la terre et à l'intergénérationnel, la terre à l'interspécifique. La pratique à la politique, la terre à un espace d'interdépendance collective et poétique.

Conclusion

Sympoïétique d'une ferme en lutte. Une enquête à la Ferme Noire

Il semble parfois que cette histoire touche à sa fin [du héros]. Depuis notre coin d'avoine sauvage, au beau milieu des blés étrangers, nous sommes plusieurs à penser, de peur qu'il n'y ait plus du tout d'histoires à raconter, que nous ferions mieux de commencer à raconter une autre histoire. Une histoire avec laquelle, peut-être, les gens pourront continuer, lorsque l'autre, l'ancienne, sera terminée (Ursula K. Le Guin⁷⁷, in Haraway. 2026 : 260)

Cette monographie a pris forme à partir d'une sensation diffuse et persistante d'impuissance. Celle d'un monde qui semble s'effondrer sous la pression des logiques économiques et dont les abstractions gagnent jusqu'aux dimensions les plus intimes de nos existences. Il devient de plus en plus difficile d'imprégner nos actes de poésie.

Il semble parfois plus facile aujourd'hui d'imaginer un effondrement [...] que de se représenter une transformation désirée des rapports sociaux (Fourcade, 2025)

C'est précisément cette inquiétude qui m'a menée à la *Ferme Noire*, avec l'intuition que quelque chose ici, permettait malgré tout, d'agir autrement. Mener une lutte qui refuse de dissocier écologie, subsistance et rapports sociaux pour se donner les moyens d'agir ; produire de la nourriture saine et de proximité non pas à destination d'un public qui lui permettrait d'assurer son propre salaire ; apprendre des savoirs paysans sans faire de distinction entre pratiques nouvelles _dites biologiques_ et conventionnelles ; enfin, agir en conscience et en reliance.

⁷⁷ the Carrier bag theory of fiction (1989)

La question d'Anna Tsing : « Qu'est-ce qui est en train de se passer d'autre ? » est venue chambouler mes premières interrogations qui portaient sur une lutte adressée à un capitalisme statique et inébranlable. Suivre Heidi, Bernard, Luc ainsi que certains des trajectoires qui gravitent autour de la *Ferme Noire* a progressivement déplacé cette approche. La lutte ne révèle pas seulement ce contre quoi on agit, mais aussi sur ce qu'il est possible de faire exister.

Les deux premiers chapitres s'ancrent dans la poïétique de la *Ferme Noire* et de l'analyse. On y découvre une terre sensible et intime racontée par Heidi, Luc et Bernard. On y découvre les trajectoires qui les unissent, et offrent la possibilité à Heidi de donner corps à ses aspirations, à Bernard et Luc la possibilité de lever le pied, à Zora celle de mettre bas sans césarienne, à moi de passer du temps en leur présence et d'arpenter de nombreuses clefs d'analyse.

A mi-parcours, l'enquête quitte ses héros ; le troisième chapitre se saisit de cet enchevêtrement d'histoires en cascades, à grandes et petites échelles.

Pour comprendre ce qu'il se passe d'autre, encore faut-il savoir de quoi on parle. Comme nous le dit David Graeber (2023), « Le sens est pour les êtres humains affaire de comparaison », l'analyse s'élance alors dans la complexité des dialectiques polyphoniques. On comprend qu'institutions et individus s'épaulent et se réfutent, mutuellement et simultanément, et que les agencements qui en découlent permettent d'un côté comme de l'autre, de tirer d'improbables jeux de ficelles.

Dans ce grand jeu d'équilibres instables, les logiques de pouvoirs résistent. L'inaudible demeure improbable et impensable. Au niveau institutionnel, les outils de traduction ne peuvent contenir les histoires qui fondent pourtant leurs motifs. Au niveau du projet, la rationalité économique et matérielle fait [en partie] défaut, les histoires résistent, attachent et transforment ; les réalités se contaminent.

Toutes les constructions humaines collectives ont leurs contradictions, leurs faiblesses et leurs nécessités (Fourcade, 2025).

Le géant capitaliste n'écrase pas tout, chaque ingéniosité _qu'elle le favorise ou le desserve _ se confronte à cette impossible traduction univoque du vivant et produit de nouvelles contraintes. Traduire, quel qu'en soit le prisme _ rationnel (dialectique), quantifiable (économique) et social (anthropocentré) _ n'y peut rien, parce qu'aucune nature quelle qu'elle soit ne révélera entièrement le sens qui l'anime, ni sa raison pure.

Le néolibéralisme repose cependant sur la fiction de possibles entités autonomes, séparables et maîtrisables. La précarité [dépendance à tout autre] qu'il tend à supprimer, revient sans cesse. Anthropocène et Capitalocène sont « triomphe de l'humain et son contraire » (Tsing, 2017 : 56). Fabriquer des mondes n'a jamais été réservé aux humains : « On pourra bien régresser à l'infini, on ne trouvera pas d'« unité initiale dont découleraient les interactions successives » (Haraway, 2020 : 62). Nous avons besoin de complexité et de paradoxes, d'histoires sans conclusions, faites des parentés dépareillées. « Apprenez à vivre avec le trouble » nous invite à penser Donna Haraway.

L'autopoïèse est une fiction.

La *sympoïétique* arrive en fin d'analyse parce qu'au fil de l'agencement entre observations, discours du terrain et d'auteurs, biais, déconstructions [partielles] et bousclements, j'ai compris que notre ferme en lutte n'avait rien d'*autopoïétique*, d'héroïque ou d'exceptionnel. Aucun idéal futur ne pointe à l'horizon, la suite de l'histoire dépend d'enchevêtrements improbables. Vivre dans la condition réelle de ce monde est loin d'être aisé parce que cela demande d'accepter nos fragilités, nos limites de productions, de perceptions et d'actions. Le géant capitaliste n'écrase pas tout, ses impératifs capitalistes ne se déploient pas, tant par ses facultés de rationalisation que par les aspects sociaux _ qu'ils soient humains ou non-humains _ qui l'habitent. Peut-être que « faire dérailler la machine », comme l'écrit Ursula K. Le Guin (1989), consisterait à réarticuler ce que les logiques modernes tendent à séparer : embrasser la complexité du vivant.

La récupération est encore possible, mais seulement au sein d'alliances multispécifiques, en enjambant les divisions meurtrières entre nature, culture et technologie ou encore entre organismes, langage et machines [...] Ensemencer des mondes, c'est ouvrir l'histoire des espèces compagnes pour y inclure d'avantage de son implacable diversité et de son trouble insistant (Haraway, 2020 : 258).

Analyser la lutte de la *Ferme Noire* m'a menée sur des voies théoriques et littéraires déjà parcourues. Pourtant, mobiliser ces outils analytiques dans ce contexte particulier m'a fait prendre la mesure de l'infinie polyphonie interprétative que permet notre pratique anthropologique. Qu'il s'agisse de la théorie de la valeur de David Graeber, de la précarité selon Anna Tsing, des histoires amoraux de Donna Haraway, Vinciane Despret et Ursula K. Le Guin, de la réparation des communs d'Isabelle Stengers et Hannah Arendt ou encore de l'extractivisme selon Linda Martín Alcoff et Anna Tsing, toutes ces notions prennent, à partir de la *Ferme Noire*, une tout autre portée analytique.

La respons(h)abilité selon Donna Haraway, m'a permis de prendre la mesure [partielle] de ce qui traverse cette monographie ; d'où je suis arrivée, de celles et ceux que j'ai rencontré, de ce qui nous est arrivé et de ce que nous sommes devenus ensemble. Cette monographie offre un texte partiel et partial d'enchevêtrements vivants et poétiques, une histoire amoureuse.

Les ouvertures sont nombreuses, telle que, l'évolution des paysages et usages pour lesquels Bernard et Luc ont tant à dire, ainsi que les biologistes, zoologistes, naturalistes, écologistes, etc. Les histoires enchevêtrées pour lesquelles les allées et venues lors des *Fermanences* et des assemblées de la *Ferme Noire* offrent une toile épaisse de trajectoires amoraux encore inexplorées, auxquelles philosophes, auteurs et historiens pourraient également contribuer. Les processus de traductions, de passations, de viabilités économiques, juridiques et politiques, dans leurs dimensions multispécifiques et transdisciplinaires. Tant de jeux de ficelles.

J'ai toujours aimé me laisser aller à la contemplation, formes et danses surprenantes, l'éternel capacité d'inventivité et de (ré)génération des êtres

m'apaisent. Si j'ai beaucoup appris et grandi au fil de ce parcours sinueux d'observation [participative], d'analyse et d'écriture de cette monographie, je réalise que cette histoire se clôture cependant de façon toute proche de cette intime quête de résilience. Nous voici aux mots de la fin, ceux qui marquent également l'achèvement tout proche de cet apprentissage académique. J'aime à penser que cette monographie est le premier volume d'autres histoires :

C'est donc avec un certain sentiment d'urgence que je cherche le genre, le sujet et les mots de l'autre histoire, celle qui n'a jamais été racontée : l'histoire de la vie (Ursula K. Le Guin in Haraway, 2020: 260)

Bibliographie

9^e édition (de A à Sérénissime). (s. d.). Consulté 2026, à l'adresse <https://academie.atilf.fr/9>

Abu-Lughod, L. (2010). Écrire contre la culture. In D. Cefaï (Éd.), *L'engagement ethnographique* (p. 417-446). Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales. <https://doi.org/10.4000/books.editionsehess.47530>

Alcoff, L. (2022). Extractivist epistemologies. *Tapuya: Latin American Science, Technology and Society*, 5. <https://doi.org/10.1080/25729861.2022.2127231>

Arendt, H., Fradier, G., Adler, L., & Ricoeur, P. (2020). *Condition de l'homme moderne*. le Livre de poche.

Bousenna. (2023). *Isabelle Stengers : « il faut à la fois lutter et guérir »*. <https://www.socialter.fr/article/isabelle-stengers-il-faut-lutter-et-guerir>

Breteau, C. S. (2018). POÈME : la POïesis à l'Ère de la MEtamorphose. *The University of Leeds and Clara Breteau*. https://etheses.whiterose.ac.uk/id/eprint/22228/1/POEM_POIESIS%20IN%20THE%20ERA%20OF%20METAMORPHOSIS.pdf

Fontaine, B., Fenton, G., Hermesse, J., & Haddioui, É. (2025). *Du terrain (près de) chez soi : Épistémologies du proche en anthropologie*. Academia.

Fourcade, H. (2025). L'impuissance et son contraire. *Alternatives Non-Violentes*, 217(4), 14-18. <https://doi.org/10.3917/anv.217.0014>.

Geertz, C. (1998). La description dense (A. Mary, Trad.). *Enquête. Archives de la revue Enquête*, (6), 73-105. <https://doi.org/10.4000/enquete.1443>

Graeber, D.(2022). La fausse monnaie de nos rêves : Vers une théorie anthropologique de la valeur. les Liens qui libèrent.

Grandjean, N. (2023). Quand Donna Haraway rencontre Lynn Margulis : Héritages symbiotiques et métamorphoses sympoiétiques. *Multitudes*, n° 93(4), 192-196. <https://doi.org/10.3917/mult.093.0192>

Haraway, D. J., & García, V. (2020). *Vivre avec le trouble*. les Éditions des Mondes à faire.

Johanet, B. (2017). Entre le sens et la structure : Paul Ricoeur et le débat sur les lettres: *Le Télémaque*, N° 51(1), 47-58. <https://doi.org/10.3917/tele.051.0047>

Le Pape, M. (2023). Mot polysémique, mot politique : Juliette Galonnier, Stéphane Lacroix et Nadia Marzouki (dir.), *Politiques de lutte contre la radicalisation*, Presses de Sciences Po, 2022, 188 p., 25 €. *Revue Projet*, N° 397(6), 95-96. <https://doi.org/10.3917/pro.397.0095>

Peuch, B. (2020). Donna Haraway, Quand les espèces se rencontrent. *Lectures*. <https://doi.org/10.4000/lectures.52324>

Polanyi, K. (2021). *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps* (Gallimard).

Sahlins, M. (1972). *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives* (Gallimard).

Scott, J. C.(2024). L'oeil de l'État : Moderniser, uniformiser, détruire. la Découverte.

Simon, S., & Piccoli, E. (2018). Présentation : Effets et perspectives de la rationalité néolibérale. *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 49-2, 1-23. <https://doi.org/10.4000/rsa.2827>

Straet, J. (2023). *L'accès à la terre en Wallonie : Une mise en pratique des communs pour répondre à la dérégulation du marché foncier agricole* [Uclouvain-Faculté de droit et criminologie]. <https://thesis.dial.uclouvain.be/server/api/core/bitstreams/5b3af24b-7eee-4b23-a3de-e3bbc9a28a00/content>

Tsing, A. (2017). Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme (Empecheurs De Penser En Rond).

Vancutsem, C., Hermesse, J., & Mazzocchetti, J. (s. d.). Quand les nouveaux imaginaires réinventent notre façon d'habiter le monde.

Vandiest, P. (2005). Le registre de troupeau. *Filière Ovine et Caprine*, 14. <https://www.ficow.be/ficow.site/wp-content/Uploads/Leg13.pdf>

Mots clefs :

Capitalocène - Néolibéralisme - Agriculture - subsistance -- Valeur - Communs -
Précarité - enchevêtrement - sympoïèse - capacité d'agir

Résumé :

À partir d'une enquête ethnographique menée à la *Ferme Noire*, ce mémoire interroge comment nos capacités d'agir résistent, prennent corps et se transforment en creux des logiques économiques et politiques contemporaines. En suivant les trajectoires de Bernard, Luc, Heidi ainsi que des personnes qui gravitent autour du projet, l'analyse montre que les catégories qui organisent nos existences ne suffisent pas à saisir l'ensemble relationnel fragile dont dépendent nos manières d'habiter le monde.



Université catholique de Louvain

Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication

école des sciences politiques et sociales (PSAD)

Place Montesquieu, 1 bte L2.08.05 B-1348 Louvain-la-Neuve Belgique | www.uclouvain.be/psad